

UN BOULEVERSEMENT MAJEUR A VENIR

DANS LE MONDE DU TRAVAIL

RECUEIL DE NOUVELLES

#SFIK



Recueil de nouvelles

2016

**Un bouleversement majeur à venir...
dans le monde du travail**

Institut **Kervégan**

© Institut Kervégan, Octobre 2016

Illustration couverture © bestdesigns / iStock

Mise en page et conception graphique : Aurore Vuillemin

– 10 rue de Feltre 44000 Nantes –

www.institut-kervegan.com

AVANT-PROPOS

L'Institut Kervégan, laboratoire d'idée de la société civile à Nantes, s'est lancé le défi de réfléchir sur les relations entre la science-fiction et la prospective. La science-fiction se montre en effet depuis son origine, capable de donner vie à des hypothèses radicales et de stimuler la réflexion. Régulièrement, on est surpris par la nature prophétique d'ouvrages écrits il y a plusieurs décennies. En plus d'être un objet littéraire ou visuel, la science-fiction ne peut-elle pas nous aider à penser les évolutions de notre monde contemporain ? Pour répondre à cette question, nous avons lancé un concours de nouvelles qui avait pour vocation d'imaginer un bouleversement majeur à venir dans le monde du travail.

Le but de ce concours est de promouvoir la réflexion sur les évolutions sociétales à venir et de susciter du débat citoyen.

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| MARTIN HOLSTEIN – L'étrange voyage de Danyel K. Vegan (Préface) | 5 |
| ERIC BERTASI – Réduction du temps de travail | 8 |
| MATTHIEU BOULON – Ennui | 17 |
| OLIVIER CARUSO – Les anguilles du coma électrique | 20 |
| XAVIER-MARC FLEURY – Le travail assassiné | 32 |
| ANTHONY JAUNEAUD – SubSymbMater | 41 |
| JIGOKU KOKORO – Le Bouton | 48 |
| ANNAÏG PLASSARD – Le Domaine des prières | 51 |
| POMODORO – Dans une mer de noir | 57 |
| FRANCK STEVENS – Sur la route du futur | 60 |
| HELDER VEGAZ – Nescience universelle | 69 |

PRÉFACE

Martin Holstein, adhérent de l'Institut Kervégan à l'initiative de cette proposition

L'étrange voyage de Danyel K. Vegan

Danyel K. Vegan déboucha dans un long couloir aux parois métalliques, au bout duquel se trouvait une porte. Il eut le sentiment de toucher au but. Il fit un pas, guettant le moindre bruit, la main sur son blaster. Le rat mutant du niveau du dessous avait bien failli l'avoir. Mais tout resta silencieux. Il commença à marcher, tous les sens aux aguets. Quand il arriva devant la porte, il s'arrêta. La sonde rétinienne s'activa. Le faisceau balaya rapidement son visage puis se fixa sur son œil droit. Danyel pria pour que la greffe ait bien pris. Un voyant s'alluma. La porte s'ouvrit dans un sifflement pneumatique. Il entra dans la salle des commandes. Sans hésiter, il s'installa dans le fauteuil derrière le grand pupitre, coiffa le casque à ondes cérébrales et apostropha mentalement l'ordinateur central...

C'est ainsi que l'Institut Kervégan se lance dans la science-fiction. Plus exactement, faute de s'embarquer pour l'espace, il se propose d'examiner ce que la science-fiction peut apporter à la réflexion sur la société et le monde, aujourd'hui et demain.

Tout d'abord, dès les premiers clics sur Internet, on constate que la science-fiction n'est plus vue seulement comme un (sous-)genre littéraire ou cinématographique. Au contraire, des institutions respectables, des universités, des laboratoires d'idées et même le Centre d'analyse stratégique se penchent désormais sur cette approche. Sans prétendre à une bibliographie approfondie, on peut relever deux documents qui expriment très clairement des aspects essentiels du sujet.

La science-fiction, miroir des sociétés

La note 311 du Centre d'analyse stratégique¹ balaye un siècle et demi d'histoire de la science-fiction, depuis sa naissance avec la révolution industrielle jusqu'à nos jours. La note passe en revue les thèmes successifs qui occupent les auteurs de chaque période, comme les merveilles du progrès (Vingt mille lieues sous les mers) à la fin du XIX^e siècle, l'homme aliéné par la machine dans l'entre-deux-guerres (Metropolis) ou l'intelligence artificielle et les réseaux à une époque plus récente (Matrix).

L'œuvre de science-fiction est donc un reflet de la société dans laquelle elle apparaît. Elle met en lumière le rapport de cette société avec la technique mais aussi avec l'autre, souvent représenté en extraterrestre.

La science-fiction, catalyseur de réflexion

L'autre aspect essentiel souligné par le Centre d'analyse stratégique est le rôle de catalyseur de réflexion que peut jouer la science-fiction : partant des progrès scientifiques et techniques de son temps, elle en tire les conséquences, parfois à très long terme (cf. le cycle des robots d'Asimov, commencé dans les années 50). Ce faisant, elle permet d'enrichir la réflexion prospective.

Cet aspect particulier est plus amplement développé dans un article de Yannick Rumpala, chercheur à l'Université de Nice, intitulé *Ce que la science-fiction pourrait apporter à la pensée politique*². Ce texte insiste sur le potentiel heuristique de la science-fiction, qui permet de poser des hypothèses audacieuses. L'auteur considère ainsi que la science-fiction permet de construire de vastes champs d'expérience de pensée.

Ce faisant, des futurs fictifs en grand nombre « s'incarnent » en objets mentaux manipulables et analysables. Cela éclaire d'un jour nouveau certains sujets complexes, comme la relation entre l'homme et la machine.

L'article conclut en considérant que la science-fiction est une forme d'interrogation sur le changement social, y compris la maîtrise des fonctionnements sociaux et le pouvoir.

Et la science-fiction sans la science ?

Ces deux textes laissent penser que l'approche de la science-fiction est de nature à rendre la réflexion plus féconde.

En vue d'élargir encore le spectre, on peut envisager d'aller au-delà de l'aspect purement scientifique et technique, historiquement central dans la science-fiction. Certaines œuvres ont d'ailleurs déjà pris ce chemin. Ainsi, l'aspect technologique est relativement mineur dans *1984* par rapport au système social écrasant mis en place par « Big Brother ». De même, dans *Le maître du haut château*, Philip K. Dick insiste avant tout sur la situation politique, alors que la deuxième guerre mondiale n'a pas eu l'issue que nous connaissons. Plus près de nous, *The city and the city* de China Miéville raconte une enquête policière dans une sorte de Berlin de guerre froide, où chacun est politiquement et socialement tenu d'ignorer ce qu'il a sous les yeux.

On constate donc qu'il peut exister une science-fiction sans science. On pourrait par exemple formaliser la notion de socio-fiction, où un univers se construirait autour d'un changement social profond, comme la parité absolue entre les sexes ou la disparition des liens familiaux (déjà abordée dans *Le meilleur des mondes*). Les réflexions tirées de la socio-fiction pourrait probablement être utilement conjuguées à celles de l'histoire pour tenter de cerner les évolutions à venir de nos sociétés.

¹ « La science-fiction, du miroir de nos sociétés à la réflexion prospective », note d'analyse n° 311, Centre d'analyse stratégique, décembre 2012. <http://archives.strategie.gouv.fr/content/science-fiction-na-311>

² Rumpala Yannick, « Ce que la science-fiction pourrait apporter à la pensée politique », *Raisons politiques* 4/ 2010 (n° 40), p. 97-113. URL : www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2010-4-page-97.htm. DOI : 10.3917/rai.040.0097

D'autres domaines pourraient sans doute être construits ainsi. Et si on regardait la science-fiction comme une démarche créative visant à tirer des conséquences à long terme d'un changement majeur dans nos sociétés et leur environnement ?

Danyel K. Vegan s'écroula sans connaissance : ayant détecté la présence d'un élément étranger, l'ordinateur central avait défendu le système en transmettant en masse des informations floues. Cette approche avait été très efficace. Danyel devrait se refaire le cortex à l'astroport le plus proche.

Né en 1983 en région parisienne, Eric Bertasi a toujours apprécié la lecture.

Les centaines de livres de poche de sa mère lui ont permis de découvrir, à l'envie, romans ou pièces de théâtre, classiques et contemporains. Souhaitant raconter lui aussi des histoires, il produit de courts textes en guise d'exercice depuis une dizaine d'années. Aujourd'hui ingénieur, il conjugue développement informatique et écriture sur une base quotidienne.

REDUCTION DU TEMPS DE TRAVAIL

Décembre

Judith approcha son poignet de la serrure. La porte s'entrouvrit toute seule, lui permettant d'entrer d'un coup d'épaule avant de la claquer derrière elle. Des diodes illuminèrent automatiquement l'entrée de l'appartement. C'était déjà le milieu du week-end mais son samedi n'avait pas suffi à effacer la fatigue de la semaine. Elle était anxieuse aussi. Anxieuse ? Effrayée plutôt. Quelque chose n'était pas normal, elle le savait. Elle alla s'asseoir avec empressement au bureau, près de l'entrée. De son index, elle tapota le plat de sa montre et une image ovale se dessina sur le revêtement granuleux au-dessus duquel elle était courbée.

Le bracelet qui enserrait son poignet était un ordinateur dernier cri qui pouvait projeter l'interface graphique d'applications informatiques sur toutes sortes de surfaces. Son logiciel de messagerie s'ouvrit directement sur la page des correspondances avec Richie, son petit ami. Elle lui avait déjà envoyé quatre messages depuis la veille et n'avait obtenu aucune réponse en retour. D'un geste du pouce, elle traça une forme complexe sur le clavier virtuel, affiché à même le bureau. *Où es-tu ?* S'inscrivit dans la zone de texte. Du petit doigt, elle frôla le bouton d'envoi. Ces trois mots et ce point d'interrogation transitèrent à la vitesse de la lumière vers le profil de Richie sur les systèmes de messagerie Snype, Wazza et DoUReadMe, vers ses différentes boîtes mails, sur les fils d'actualité des réseaux sociaux qu'il consultait régulièrement, Facebook, WhispRR et friendly.com.

Il ne l'avait jamais laissée sans nouvelle si longtemps. La veille, elle avait lancé une multitude de requêtes sur l'application des hôpitaux de France, mais aucun n'avait admis de patient à son nom. Elle était convaincue qu'il lui répondrait s'il était en mesure de le faire. Paradoxalement, elle était aussi persuadée de ne plus jamais entendre parler de lui. Elle était perdue. Les tentacules du stress envahissaient ses entrailles. Pour se détendre, elle aurait besoin de pratiquer le yoga mais son corps ne le supportait plus. Biologiquement, elle avait environ cinquante ans. Son âge ne l'intéressait pas, elle ne voulait même plus fêter ses anniversaires. La ménopause lui apportait son comptant de bouffées de chaleur en guise de bougies.

Une notification apparut brusquement à l'écran. L'adrénaline qui se déversa dans le cœur de Judith lui coupa la respiration. Était-ce lui ? Non, une publicité la prévenait qu'un nouveau

sushi bar ouvrait dans son quartier. Si elle ne se calmait pas rapidement, c'était elle qui finirait à l'hôpital. D'une main, elle lança Vodeo, l'application de gestion de flux multimédias, et sélectionna le nouvel épisode de la série policière qu'une collègue lui avait conseillée. De l'autre main, elle tira un support vertical en plastique translucide. La projection vidéo issue de sa montre se fixa tout de suite sur cet écran. Malgré ses mouvements, l'image restait stable et nette.

Au bout de quelques minutes, elle se rendit compte qu'elle ne disposait pas de la concentration nécessaire pour suivre l'intrigue. Comme elle ne voulait pas gâcher son plaisir, elle stoppa la vidéo et en sélectionna une autre, au hasard parmi les recommandations automatiques. Elle souhaitait juste qu'une voix humaine lui tienne compagnie. Un vieil homme en blouse blanche remplaça bientôt un titre inscrit sobrement, en gris sur noir : *La manipulation du temps – une vulgarisation à destination de tous et des autres.*

Elle ne parvint pas non plus à se focaliser sur le discours du savant, pourtant pédagogue. Elle n'entendait que des bribes d'explications.

Les récentes découvertes en physique fondamentale, et plus particulièrement dans le domaine de l'étude du temps, sont tout bonnement exceptionnelles et ouvrent des perspectives incroyables à...

Mais où peut-il bien se trouver, bon Dieu ? A-t-il été enlevé ? Mais pourquoi ? Il ne sortait jamais de notre quartier. Toute la ville est sûre, en plus. C'est impossible, à moins qu'il se soit attiré des ennuis.

Représentez-vous le temps comme un vent puissant. Imaginez que l'univers tout entier soit composé de plumes : les atomes, les planètes, nous humains, tout. Ces plumes seraient emportées par la force du souffle sans pouvoir y résister. Évidemment, la force des rafales n'est pas identique en tout point de l'espace, c'est la relativité d'Einstein.

Est-il blessé quelque part, sans pouvoir bouger ? Est-il mort ? Je ne peux pas le croire. S'il ne me contacte pas ce soir, j'irai au commissariat et j'espère que les policiers tenteront de le localiser par satellite.

L'être humain n'est pas n'importe quelle plume. Nous sommes des plumes avec des bras et des pouces opposables, avec un cerveau et des idées, avec la capacité de créer des outils. Eh bien, une équipe de recherche

internationale a découvert une méthode pour capturer le temps. Souvenez-vous, il y a quinze ans, ils remportaient le prix Nobel. Mais revenons à notre comparaison avec le vent, qu'est-ce que le vent ? Il s'agit simplement du déplacement des atomes et molécules qui composent l'air.

S'il est parti avec une autre femme, je ne sais pas ce que je ferais. La tuer ? Les tuer ? Me tuer ? Même pas, je sais bien que je resterais là à me morfondre. Je passe de longues heures au travail, mais tout le reste de mon temps, je le lui consacre. Quand nous sommes ensemble, j'ai l'impression que notre complicité est intacte. C'est impossible, ça ne peut pas être la raison de son absence. Sinon, j'espère au moins qu'il me le dirait en face.

Imaginez qu'on construise une bulle. L'air qu'elle renferme est alors isolé. La bulle aura bien sûr tendance à être emportée par le courant, comme tout le reste. Mais on dispose alors d'un élément sur lequel on peut influencer : sa surface. En déployant suffisamment d'énergie, on peut lui appliquer une force qui s'oppose au souffle du vent, qui lui résiste. En d'autres termes, on peut ralentir le temps !

Je n'ai pas mangé depuis plus de vingt-quatre heures. Je ne ressens aucune faim mais je vais m'écrouler si je n'avale rien.

Tout le monde pense à la même chose : remonter le temps. Sur ce point, pas de chance, les théoriciens ont calculé que pour appliquer cette méthode sur un volume d'espace non nul et pour pousser la bulle dans le sens contraire du vent, il faudrait produire bien davantage d'énergie qu'il n'en existe dans tout l'univers. Mais on peut déjà ralentir le temps, n'est-ce pas suffisant ? Ceci pose d'ailleurs quelques problèmes éthiques, notamment...

Elle se leva. Son mouvement brusque mit le flux vidéo en pause. Dans le réfrigérateur, elle attrapa un pot de yaourt ; dans le tiroir de droite, une cuillère. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un message manuscrit qui recouvrait les fourchettes et les couteaux ! Rich lui avait laissé un mot à un endroit du quotidien, afin qu'elle le trouve facilement. Pas de chance, l'absence de son homme lui avait totalement coupé l'appétit et, la veille, elle n'était pas entrée une seule fois dans la cuisine. Il avait noté un message sur du papier, lui qui se moquait volontiers de ceux qui préféraient le stylo au clavier. Habituellement, il prenait la plume uniquement pour donner un caractère officiel à ses messages. Son écriture était difficile à lire :

Judith,

Tu vas rentrer dans moins de dix minutes, aussi je cache ce message dans un tiroir afin que tu ne te mettes pas à ma recherche tout de suite. Je pars. J'ai besoin de temps pour réfléchir. J'ai besoin d'espace, et tu es toujours là, présente, trop présente.

J'ai besoin de faire une pause. Je t'aime toujours, ça j'en suis sûr et j'espère que tu le sais. Mais nous avons changé tous les deux, pris des chemins différents. Tu as évolué si rapidement, ni toi ni moi ne pouvions le prévoir, mais c'est une réalité. Et puis, dernièrement, tu t'es mise à me repousser. Je n'ai pas réussi à t'en parler mais je n'arrive pas à le supporter. J'ai essayé. J'éprouve encore du désir pour toi, mais peut-être que je ne te conviens plus.

Je te recontacterai lorsque j'aurai une idée claire de ce que je veux pour mon futur.

Il avait signé Rich par-dessus le mot ton partiellement effacé.

L'enfoiré ! *Peut-être que je ne te conviens plus, avait-il écrit.* Judith n'était pas dupe, elle savait bien que c'était elle et sa cellulite et ses rides et ses seins tombants qui ne lui convenaient plus.

Septembre

Judith venait de rentrer du bureau. Elle n'y était restée que trois jours. En général, elle travaillait davantage mais cette fois-ci, un message lui avait demandé de rentrer exceptionnellement chez elle plus tôt. Elle n'avait pas eu de nouvelle tâche attribuée après le deuxième soir. On lui demandait de se reposer sans amputer son salaire, ce n'était pas de refus !

Elle posa son sac sur le bureau de l'entrée et passa rapidement devant la porte de la cuisine. Elle aperçut Rich, les deux coudes sur la table étroite du petit-déjeuner. Il utilisait le mur blanc pour surfer sur internet, visiblement gêné par le soleil matinal.

– Tu fais quoi ? lui demanda-t-elle de loin.

– Je commande un truc sur Walkyrie.com. Je me fais un cadeau.

– Et tu l'as mérité ?

– Oui ! Je l’achète à ta boîte, c’est un peu comme si je payais ton salaire, tu ne crois pas ?

Elle ne répondit pas. Elle était pliée en deux, souffle coupé, bataillant avec l’attache de ses chaussures. Elle remarquait pour la première fois ses veines qui laissaient des traînées noires et disgracieuses au niveau de ses chevilles. Elle vieillissait. Trop vite.

Comme tout le monde, elle détestait remarquer son déclin, d’autant plus que celui-ci survenait le plus souvent par palier. Un jour, on était soi-même, le lendemain, plus que son ombre.

Souvent, après qu’elle rentre du travail, Judith avait envie que Rich la caresse, qu’au bout de quelques minutes, ils s’embrassent fougueusement, qu’ils arrachent leurs vêtements et qu’il la prenne avec douceur, comme il savait si bien le faire. D’autres fois, elle cherchait un peu de sérénité dans la solitude. Aujourd’hui, la température de son ventre était la manifestation de ses désirs. Ouf, sa libido n’était pas encore tombée du palier.

Elle se dirigea vers la cuisine et se glissa sans un bruit derrière son homme, toujours concentré sur son écran. En l’enlaçant, elle se permit un regard sur le message de confirmation qui était affiché. Richie venait de commander une sorte de petit engin télécommandé à la forme atypique, capable d’avancer sur des chenilles au sol et de s’élever dans les airs grâce à trois hélices. C’était le genre de gadget qui revenait à la mode tous les dix ans.

Les avant-bras de Judith formaient une croix sur le buste de Richie. Tandis qu’elle le serrait contre elle, il se redressa et l’arrière de son crâne compressa légèrement sa poitrine. Elle adorait sentir le poids de son homme. Constriction était synonyme d’affection.

– Je suis collante et je pue un peu. Je vais prendre une douche, tu viendras me faire un câlin après ?

– Oh, pour moi, tu ne sens jamais mauvais !

– Oui c’est ça ! Et pour mon câlin ?

– Oui, oui, je viendrai.

Judith appuya sur le bouton de la douche et attendit nue sous le pommeau qui émit une lumière bleue. Après quelques secondes de chauffe, elle fut enveloppée d’une bruine à 35° très exactement. Les vapeurs relaxantes lui permirent d’oublier le stress. Elle avait jusqu’au lendemain matin pour s’occuper d’elle et de Rich. Du savon fut pulvérisé depuis des orifices disposés sur le mur. Au bout de trois minutes, les diodes du pommeau devinrent rouges et une voix féminine préenregistrée l’informa que la douche était terminée, qu’elle était propre. Elle se sécha sans se presser, enfila une culotte en dentelle qui la mettait en valeur et se couvrit d’une robe de chambre.

– Rich ? Je suis prête ! Viens ! Ne me fais pas attendre.

– Je suis en train d’ouvrir la boîte, je voudrais tester l’engin tout de suite si ça te va, cria-t-il depuis l’autre bout de l’appartement, d’une voix empreinte d’excitation juvénile.

– Quoi ? Tu l’as déjà reçu ?

– Oui, j’ai pris l’option livraison 15 minutes. Un drone livré par un drone, c’est marrant, non ?

– Hilarant, murmura Judith pour elle-même.

Elle se mit à chercher une paire de chaussettes, résignée à patienter jusqu’au soir pour profiter de leur moment intime.

Juin

Judith était allongée dans sa cellule. C'était le nom qu'elle et ses collègues donnaient aux petites chambres qui leur étaient attribuées à deux pas du bureau. Elle avait conservé pour plus tard le flan aux œufs de la cantine. Elle le mangerait en visionnant des émissions humoristiques. Aujourd'hui, elle penchait pour des sketches qui dépeignaient les bureaucrates en son genre et les opposaient aux chômeurs. Elle avait envie de rire d'elle-même tout en se souvenant qu'elle avait de la chance d'être salariée.

Les inactifs étaient innombrables ; ils représentaient plus de la moitié de la population. Les avancées technologiques avaient permis d'automatiser tout ce qui était financièrement automatisable.

Des experts en optimisation avaient vu le jour afin de concevoir une méthode de calcul qui estimait le coût du remplacement de travailleurs humains par des machines. Désormais, il suffisait de suivre une grille de critères préétablis pour obtenir une réponse. Si le seuil de rentabilité était dépassé, on convoquait une équipe d'ingénieurs en vue du développement d'une nouvelle machine ou d'un nouveau logiciel. Au fil des projets, on construisait une société où il était globalement moins question de travailler.

La pêche ne nécessitait plus de marin. La culture agricole et l'élevage fonctionnaient eux aussi sans main d'œuvre. Les usines assemblaient leur production sans autres bras que ceux de robots. Des machines étaient en charge de tout, même de la maintenance des chaînes de montage. Dans le secteur tertiaire également, les tâches répétitives n'étaient plus réalisées par des humains. On trouvait encore une couche de cadres moyens dont les responsabilités tournaient le plus souvent autour de missions de communication, de relations publiques, de création et parfois de prise de décisions difficiles à exprimer en binaire.

Il n'existait plus de classe sociale employable sous ces cadres, ce qui faisait d'eux les nouveaux prolétaires. Les revenus minimaux étaient votés pour eux. Ils se trouvaient pris en tenaille entre deux couches de machines : les systèmes d'automatisation d'un côté et le management de l'autre. Leurs encadrant étaient en effet devenus des ordinateurs. Un programme informatique était largement capable de coordonner une équipe, d'organiser des plannings et de gérer des conflits aussi bien que l'être humain. Ils ne disposaient donc plus d'interlocuteurs pour remonter leurs problèmes aux décideurs. Les conseils exécutifs des entreprises étaient, quant à eux, toujours composés d'Hommes. Majoritairement d'hommes.

Un siècle auparavant, les financements des meilleures équipes de recherche en intelligence artificielle, publiques et privées, n'avaient pas été reconduits. La disparition simultanée de tous ces fonds sonna le glas des plus belles avancées technologiques du 21^e siècle. À part une poignée de fous ou de visionnaires selon le point de vue, personne n'avait peur de créer des générations de robots tueurs comme dans *Terminator* ou *The Matrix*. Non, les dirigeants de grandes entreprises prétendaient s'être ligués pour que l'avenir de l'humanité reste entre ses propres mains. C'est-à-dire les leurs.

Ils avaient peur d'être remplacés à leur tour ! La population n'était pas dupe et s'était délectée de satires se moquant ouvertement des grandes puissances financières. Mais le rire était son unique bouclier et c'était une bien piètre protection. Un mouvement issu de la base était tout de même né afin de demander une redistribution juste des richesses sans opposer salariés et chômeurs. Le changement se fit tour à tour attendre puis discret, et enfin, on l'oublia complètement. Les pouvoirs politiques résistèrent, invoquant *la valeur travail*, sauveguardant un système qui *avait fait ses preuves*, jusqu'à ce que le fondateur du mouvement citoyen soit accusé de viol sur une stagiaire et passe des années en détention préventive. Bien fait pour lui, estima Judith.

L'occident ainsi qu'une partie du Moyen-Orient et de l'Asie tendaient donc vers une société d'abondance qui requérait peu d'huile de coude. Elle permettait à tous les inactifs de survivre et d'être soignés, aux salariés de s'offrir un accès à l'*Intertainment*, réseau mondial des loisirs numériques, et à l'épargne pour enfin se payer voiture, week-end à la mer et semaine de ski une fois l'an. Judith était convaincue que cette organisation favorisait le bien commun, elle n'imaginait pas qu'on puisse faire mieux. Le système dans lequel elle vivait était le moins mauvais d'entre tous.

Comme elle était ambitieuse, elle avait œuvré à faire partie des mieux lotis : son salaire leur offrait, à elle et Rich, un niveau de vie très confortable. Son emploi était exigeant tout en lui permettant de partager le quotidien de son petit ami. Lui était libre de s'accomplir à travers ses passions, quelles qu'elles soient, sans manquer de rien. Il n'avait de toute manière aucune envie de travailler. A contrario, elle refusait de se projeter dans un quotidien sans emploi.

Six mois plus tôt, elle craignait le chômage de longue durée. Elle aurait alors dû subsister, comme de nombreux autres, avec la Pension d'Existence Universelle. Mais la PEU pour un couple n'aurait pas suffi à maintenir le niveau de vie dont elle rêvait. Ses parents avaient payé pour son appartement en centre-ville pendant ses études et ses stages. Désormais c'était fini, il était grand temps qu'ils profitent de leurs revenus. Sans salaire décent, elle aurait été poussée dans une banlieue lointaine où l'existence était terne, les gens laids, inintéressants et pétris de croyances qu'ils essayaient d'imposer aux autres.

Heureusement, à 36 ans, elle trouva un poste chez Walkyrie, fleuron mondial de la technologie.

- Judith, t'es là ? demanda la voix d'un de ses collègues à travers la fine porte de sa cellule.

- Non Max, je ne suis pas là. Je n'ai pas envie de sortir ce soir.

- Allez viens, avec les gars, on va faire un bowling au septième étage.

- Non, merci, vraiment. J'ai besoin de dormir et rien que de penser que dans sept heures on est au boulot, ça me déprime.

- Ok, tant pis, on jouera entre bonhommes alors. Bonne nuit.

Demain, c'était la dernière journée de travail avant son retour à la maison. Elle avait envie de voir Rich et de sentir son odeur. Pour se détendre, elle ferma les yeux quelques secondes et imagina un moment de tendresse où il s'endormait, agrippé à elle. Il était son koala. Elle était son arbre.

Février

- J'ai encore du mal à m'y faire, dit Richie. Tu pars le matin à neuf heures et tu rentres avant dix heures. On dirait presque que tu ne travailles pas !
- Et encore, j'ai une demie-heure de métro aller-retour.
- Oui, c'est probablement ça le pire, tu passes plus de temps dans les transports qu'au bureau !

Janvier

Judith était sincèrement impressionnée par le gigantesque hall d'entrée. Des lettres d'un mètre et demi de haut étaient disposées face aux portes et formaient les mots *The Walkyrie corporation*. Le bois des tables basses était manifestement précieux et les fauteuils avaient l'odeur du cuir. Mais le plus incroyable, c'étaient les gigantesques baies vitrées, hautes de trois étages. Elles invitaient la lumière hivernale à donner un aspect de cathédrale contemporaine à la zone d'accueil. Loin des légèretés Feng-shui, il y avait quelque chose de massif et de sacré dans ce décor extraordinaire.

Judith dut retirer son écharpe tant le chauffage était puissant. En l'espace de trois pas, l'air avait gagné vingt degrés et elle avait commencé à transpirer. A la chaleur s'ajoutait l'anxiété. En temps normal, elle savait se vendre, c'était une compétence sur laquelle elle pouvait compter. Cependant, malgré son triple cursus et ses années de stages non rémunérés, son CV venait d'essayer six mois de refus. Alors, elle avait perdu confiance en elle, d'autant plus qu'elle avait échoué à des postes très humbles et qu'aujourd'hui, elle se confrontait à Walkyrie, l'eldorado du chercheur d'emploi, le saint des saints.

Elle attendait la recruteuse. Elle était arrivée au rendez-vous avec cinq minutes d'avance et patientait depuis dix. Un robot-hôte vint lui apporter un verre d'eau et la pria de s'installer dans la salle de réunion *Steve Jobs*. Là encore, le mobilier était de grande qualité. L'entreprise était riche et le montrait. Elle évita soigneusement de présenter son dos à la personne qui s'apprêtait à la jauger et s'installa sur une chaise face à la porte. Lorsque son gobelet fut vide, elle se donna une contenance en rouvrant des e-mails qu'elle avait déjà lus. Elle prit son air le plus absorbé lorsque la recruteuse, jeune femme d'environ son âge, tailleur gris, cheveux raides impeccables et brillants, entra et se présenta :

- Judith ? Enchantée ! Je suis Magaly Bacci, chargée de recrutement pour Walkyrie.

Les deux femmes échangèrent les mêmes sourires calibrés en se serrant la main. S'asseyant, la recruteuse débuta son discours. Son débit été si élevé qu'il aurait fallu être impoli pour l'interrompre.

- Tout d'abord, je tiens à clarifier mon rôle. J'interviens en tant que premier interlocuteur humain dans le processus de sélection. Si vous êtes ici, c'est que vous avez réussi les exercices informatiques et je vous en félicite. A peine un tiers des candidats passe cette étape. Je vous préviens tout de même, vous êtes encore plus de cent et il n'y a que trois postes à pourvoir. Moi,

je suis là pour filtrer. Pas sur des critères psychologiques, ni sur votre savoir ou savoir-faire. Moi, je veux comprendre vos motivations et estimer votre état d'esprit, voir s'il peut s'intégrer dans la culture de l'entreprise. Tout d'abord, comment résumeriez-vous ce que nous faisons chez Walkyrie ?

Question typique. Judith avait effectué de nombreuses recherches afin d'appréhender de manière plus précise et exhaustive les activités de la société.

- D'après ce que j'ai lu, vous êtes positionnés sur de nombreux secteurs allant de l'édition de logiciels au marketing en passant par le e-commerce. Pour ma part, j'ai postulé dans la branche commerce et optimisations logistiques, qui propose la revente et la livraison de marchandises en un temps record. Et vous renforcez actuellement votre équipe de prédiction des désirs du consommateur.

- Oui, dans les grandes lignes, c'est ça. Nous avons un spectre d'activités légèrement plus large : par exemple, nous ne développons pas uniquement des applications, nous concevons également du matériel. C'est un détail. De même, l'équipe que vous pourriez rejoindre n'est pas à proprement parler commerciale. Elle fait partie du Walkyrie lab. Vous avez peut-être lu des choses à ce propos : Walkyrie a une des cinq plus grandes équipes de recherche au monde. Le poste n'est pas scientifique, rassurez-vous, mais il est en lien étroit avec les projets technologiques.

La recruteuse consulta sa montre d'un coup d'œil rapide. Avait-elle reçu un message ou bien chronométrait-elle l'entretien ?

- À vous ! Présentez-moi votre parcours en dix minutes.

Judith s'appliqua à passer en revue avec clarté ses études supérieures longues de douze ans, la raison du choix de ses cursus successifs, ses quatre ans de stage qui lui avaient permis d'acquérir l'expérience nécessaire à sa première embauche, ses envies et motivations du moment. Elle désirait donner une image décontractée mais la sécheresse de sa gorge la trahissait. À mesure qu'elle déroulait son discours, elle faisait tourner son gobelet vide entre son pouce et son index. La recruteuse acquiesçait régulièrement en la fixant. Ses explications avaient duré vingt minutes, c'était trop long, elle avait gâché du jour-homme et donc de l'argent. Elle s'attendait à être immédiatement remerciée par un vulgaire *On vous rappellera*. A la place, un sourire vint raviver la conversation.

- J'étais aussi en stage chez EBNL, il y a deux ans.

Elles ne s'étaient jamais croisées mais avaient effectué un stage dans la même entreprise alors qu'elles avaient toutes deux 34 ans. Elles devisèrent sur les conditions de travail, leurs missions d'alors, la hiérarchie. Une complicité temporaire et néanmoins réelle vit le jour entre les deux femmes. Après quelques minutes de discussion, la recruteuse conclut :

- J'ai beaucoup apprécié notre entrevue. Vous parlez avec clarté, vous synthétisez les informations, vous ne m'avez pas coupé la parole, vous avez un beau parcours qui peut prétendre à un poste chez Walkyrie. Pour être tout à fait honnête, vous êtes la meilleure candidate que j'ai rencontrée jusqu'à présent. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs mais je vais supporter votre profil. Je vais vous recommander au moment de la dernière série d'entretiens. Ceux-ci ne devraient être qu'une formalité.

- Merci.

- Pas de quoi. Et si je vous parlais un peu plus du poste en question ? Je voudrais évoquer les conditions de travail que nous proposons. Elles sont un peu particulières : comme toutes les autres entreprises du *Fortune ten*, nous plaçons certaines de nos équipes en *temps ralenti*. Walkyrie a construit un complexe sous une bulle temporelle en bordure du centre-ville. Pour être claire, lorsque vous entrez dans les locaux Walkyrie, un système ralentit le temps relativement à l'extérieur. Le bénéfice pour l'entreprise est évident. Vous travaillez quinze jours, l'équivalent de trois semaines ouvrées, en environ quinze minutes. Ce rythme nous permet de conserver une longueur d'avance sur la concurrence. À présent, nos rivaux utilisent aussi cette technologie mais nous avons été les premiers à généraliser les bulles sur autant d'employés : les équipes recherche, optimisation, développement, et une partie de la logistique et des ressources humaines. Pour vous, les avantages sont également nombreux : votre temps de travail absolu est extrêmement faible. Il se sera écoulé moins d'une heure entre le moment où vous quittez votre domicile et celui où vous y retournez. Vous pouvez donc profiter de tous les instants avec votre famille, comme une femme au foyer. Si vous avez un mari, des enfants, vous...

- Juste un petit ami.

- Voilà, votre petit ami, vous pourrez passer toute la journée avec lui, moins une heure évidemment. Et s'il a un emploi standard, il devrait avoir envie de le quitter puisque le second avantage est le salaire que nous proposons. Pour vous remercier de nous aider à conserver notre avance sur la concurrence, nous vous proposons cette rémunération brute annuelle.

La recruteuse avança le poignet dans un geste théâtral. Un montant à cinq zéros fut projeté au centre de la table. Cette mise en scène suggérait que le chiffre était si énorme qu'on devait éviter de le prononcer à haute voix. Judith effectua un calcul rapide, le montant équivalait à plus de dix fois le salaire minimum et environ vingt fois la PEU pour un couple.

- Est-ce que ça vous conviendrait ?

- Je... À vrai dire, je ne m'attendais pas à autant.

En sortant du grand bâtiment, Judith était aux anges. L'entretien s'était parfaitement déroulé et l'avait intimement convaincue qu'elle serait recrutée. Le montant de la paie lui permettrait de réaliser ses rêves et ceux de Rich. Elle était impatiente de lui annoncer la nouvelle. Elle pourrait leur offrir à tous deux un avenir radieux, tout serait parfait.

Né en 1988, au pied des Pyrénées, il s'intéresse très tôt à la littérature et aux littératures de l'imaginaire (notamment à travers les mythologies, mais aussi le folklore et le patrimoine historique de sa région). Après avoir passé une licence en histoire, puis en anglais, il obtient un master de littérature centré sur les réécritures et reprises du mythe de Prométhée dans la science-fiction.

ENNUI

On a bien failli tout épuiser, sur cette bonne vieille Terre : l'eau, l'air, l'énergie... Mais vous savez tout ça. Vous avez lu les manuels d'histoire, non ? Surconsommation, guerres, le tout conduisant à une pollution ingérable dans la crainte qu'un dingue d'un bord ou d'un autre appuie sur le mauvais bouton. Seulement, l'apocalypse ne nous a pas eus. Pas vraiment. « Nous en sommes sortis plus forts », nous enseigne-t-on. Effectivement ça ne nous a pas tués. Pas tous. Puis la recherche est repartie, et plus de grandes terreurs sur le thème de notre fin. On a su assainir l'air, retrouver de l'eau, terra former la Terre pour qu'elle nous accueille de nouveau. Les problèmes d'énergie ? Résolus. Le chômage est un terme du passé, les machines construisent des machines qui construisent notre monde.

Je n'ai rien contre les machines. Mais vraiment rien, bien au contraire : elles ont mis fin aux guerres, c'est elles qui nous ont refabriqué un monde. Les IA, « Intelligences Artificielles » – Intelligences Suprêmes plutôt. On a créé Dieu, comme on a dit à l'époque.

Les utopies du siècle précédent se sont réalisées, amenant avec elles le fléau de notre temps.

L'ennui.

Voilà bien une ressource qu'on aimerait épuiser. Mais on n'y arrive pas. Les machines ont des marges d'erreur tellement faibles que le travail n'est plus réservé qu'aux élites. Je n'ai pas l'étoffe d'un politicien, je ne l'ai jamais eue. Je participe aux sondages, sur les réseaux, à peu près tous les trois ans, comme tout le monde. Je n'ai pas l'étoffe non plus d'un révolutionnaire, mais il y en a. Les machines laissent faire, ça permet d'explorer de nouveaux horizons politiques. Rien que les premières tensions, comme quoi on n'était plus libres, ont permis de structurer la société. Les machines ont eu une réponse à laquelle on ne s'attendait pas, elles nous ont donné le bouton pour les éteindre. Elles nous ont garanti que ça marchait. Personne n'a osé y toucher.

Je ne suis pas un créatif, un de ces messies dont les idées nouvelles font carburer les méninges de nos génies. Je n'ai rien à proposer, rien à inventer. J'ai essayé, mais je suis content de ce qu'on a, je n'arrive pas à imaginer de nouveaux gadgets, de nouveaux modèles qui nous permettent d'avancer. Je ne sais pas comment certains y arrivent encore, ils me bluffent à chaque fois. Ils trouvent toujours des moyens de nous simplifier la vie, que les machines mettent en œuvre. Tout est devenu facile, évident, grâce à leurs efforts continus.

Je ne suis pas un génie non plus. Moyen en tout, j'ai été assistant quand je n'en pouvais plus de ma nonchalance, avant d'abandonner pour cause de déprime. Je me sentais inutile, entre nos ordinateurs et ces gens si talentueux qui leur apprennent de nouvelles façons de compter, de lire, de résoudre les problèmes nouveaux. Ils mettent en place les idées des créatifs, comme des ingénieurs, mais en mieux. J'ai fait des études, des maths et un peu de physique. Ça me permettait de vérifier qu'il n'y avait pas d'erreur dans les codes qu'on injectait, surtout. Mais je n'étais pas assez rapide, pas assez efficace – avant, on aurait dit « pas assez rentable » mais maintenant ça ne compte plus. Le pire, je crois, c'est que mes supérieurs étaient gentils avec moi. Rien à me reprocher, jamais, et le travail était tellement fragmenté que je ne mettais pas les projets en retard. Mais je ne me sentais pas à ma place.

Je m'appelle Joël Martin et je suis menuisier. Pas par besoin. L'État répond à tous nos besoins. Mais j'ai besoin de faire quelque chose. On n'enseigne plus la menuiserie de nos jours, ce n'est plus nécessaire. On n'enseigne que la pointe, on pousse à l'imagination. C'est bien. Enfin, il n'y a plus d'artistes à proprement parler, on l'est tous un peu et c'est un peu triste. À force d'idées partagées, noyées dans la masse, on se sent vidé de sa substance au point qu'on n'a plus rien à exprimer.

Je déprime encore. C'est mon psy qui m'a dit d'essayer de créer, simplement. Ma femme est bien devenue forgeronne, elle fait de magnifiques fibules pour ses amies. On commence à parler d'elle. Le psy était sympa, je lui ai dit que j'aimais bien le bois. Il m'a fait une ordonnance, normalement on évite de gâcher. J'ai refusé au début, parce que je ne connais rien au bois, mais il m'a envoyé vers un conseiller. Il m'a dit que pour prendre le coup de main, on faisait des plastiques très bien.

Je suis devenu menuisier.

J'ai eu l'impression de redécouvrir un monde. Bien sûr, on trouve des tutos sur le réseau, d'autres apprentis en herbe et quelques documents techniques. Mais on doit surtout apprendre par soi-même. J'ai appris quelques tuyaux au fur et à mesure. Mes premières chaises se sont effondrées quand on s'est assis dessus, mais j'ai saisi le truc : ne pas faire trop compliqué tout de suite. Prendre le temps. J'ai fait une boîte pour ma femme, toute simple, pas trop petite, qu'elle y range ses babioles. Depuis, j'ai voulu la lui remplacer par une plus jolie, mais elle m'a menacé de la riveter au mur si j'essayais de la changer. Elle est forte en rivets. Apparemment, elle y tient.

J'ai fait une table ensuite. C'est plus facile que les chaises, c'est plus gros. J'ai dû retoucher les pieds, elle était bancale. Je pense m'en servir d'établi et en faire une autre maintenant que j'ai le coup de main, elle est un peu petite quand on reçoit. J'ai remplacé tous nos meubles en plastique, petit à petit, puis j'en ai offert à nos amis, ils aiment bien. Je me rends compte qu'on fait tous plus ou moins ça, quand on se sent inutile. On n'essaie pas vraiment de créer, au sens abstrait, comme les anciens peintres ou les créatifs. On essaie de fabriquer. On y vient tous à un moment ou à un autre. C'est humain apparemment, un besoin de bricoler, de s'occuper les mains.

Le système tourne, pourtant. Sauf certains réalistes précoces, on veut tous apporter notre pierre à l'édifice, quand on est jeune. On veut arriver dans le circuit pour trouver ce qu'on peut

faire, et le montrer. On est sûrs qu'on a forcément quelque chose à dire, qu'on va changer le monde ou au moins vraiment participer à sa progression. Mais on oublie souvent qu'il n'y a que cinq pour cent de vrais créatifs, de vrais génies. Certains sont blasés, d'autres comme moi dépriment. Certains trouvent ça injuste – ceux qui font leurs révolutions, mais ça s'arrête vite. Les vrais esprits révolutionnaires deviennent soit des créatifs soit des politiques, le système a besoin d'eux pour évoluer. Certains, comme mon frère, se contentent de repeupler la Terre. Ils ont arrêté de se poser des questions sur notre place ici, celle qu'on est censé occuper dans notre société. Ils profitent de la vie, sans se poser de question. Ils voyagent, redécouvrent notre monde. Ils n'essaient même pas de s'intégrer au circuit. C'est facile, pour ceux qui y arrivent, mais ils ne sont pas si courants que ça.

Ma femme a fait une photo de moi pendant que je travaillais. Elle la trouve super. Elle ne veut pas me la montrer. Apparemment, je souris. Ça faisait longtemps.

Né à Paris en 1978, entre un aéroport et un cerisier, Olivier Caruso a réussi à échapper à la vigilance des forces de l'ordre. Tour à tour passager clandestin, vendeur à la sauvette, marchand d'avenues, il se prélassait maintenant au soleil du sud.

LES ANGUILLES DU COMA ELECTRIQUE

Haut, bas, tu verras bien, dit ma mère. Lance le dé. Parfois les dieux se perchent sur ton épaule. Parfois nous méritons de gagner, et parfois non. Les épices colorent ses doigts. Dépêche-toi donc de lancer le dé. Est-ce que tu vas monter ou descendre ?

Mon pion saute de case en case. Il évite les serpents, monte vite, vite aux échelles. La main de ma mère caresse ma joue en un mouvement infime.

Je t'ai préparé des gulab jamun, nous allons nous régaler.

Les boules de semoules dégoulinantes de sucre apparaissent devant mes yeux, rondes, humides, alléchantes. Une vapeur de rose et de cardamome me caresse les papilles.

Je tends la main vers les gulab et elles explosent comme des ballons de baudruche. Le sourire de ma mère s'effiloche. Je me raccroche au rêve. Je ne veux pas me réveiller.

La pluie tombe sur mon visage. J'ouvre les yeux. Le soir brumeux. L'estomac qui gargouille. Je me suis endormie.

Je dois manger ou je vais tomber.

Tout en bas.

*

Un échafaudage rampe le long de l'immense bâtiment. Il date de l'époque où les ouvriers montaient une brique après l'autre, un rang après l'autre, un mur, une cloison, un plafond après l'autre.

Quelle perte de temps incroyable.

J'ouvre un bocal de gelée-glucose et un ver de terre s'extrait du sucre figé. Un gros, avec les anneaux bien visibles, et de tous petits yeux qui m'observent quelques secondes. Il penche la tête sur le côté, comme s'il allait me parler, puis replonge dans la masse rouge.

Il y a quelques années, j'aurais peut-être hurlé. J'aurais lâché le pot, un cri, un clac bref. J'aurais réclamé une nouvelle ration à Synapsium. À l'époque, ils me l'auraient donnée. J'aurais insulté un ou deux contre-porions. Ils m'auraient pardonnée. À l'époque.

Je plonge la main dans la gelée-glucose goût grenadine. Je me lèche les doigts. Le ver au fond du pot me regarde vider son habitat. Il fait la tête, il boude.

Il boude ? Je rigole de moi-même. Ce n'est qu'un ver. Un ver ne boude pas. Un ver ne sent rien. Il mange, il chie, il meurt. À un moment, il rencontre madame lombric. Il lui offre un bouquet de petits graviers. Elle l'accepte en rougissant et les deux s'enroulent passionnément, cachés sous une bouse. Comment est-ce qu'ils font l'amour exactement ? Aucune idée. Je ne suis pas experte en sexologie lombricale. Je suis juste Cervelette, et je suis épuisée.

Je saisis le ver entre deux doigts. Il se tord dans tous les sens.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Rien dans cette glucose-gelée n'a jamais touché la terre.

La ritaline se raréfie dans mes veines. Je perds la concentration. Mes synapses fizzotent. Je dois me coucher.

Chaque soir, je me force à courir sur les planches. Je monte et descends les échelles : faire battre le cœur. Stimuler les courants d'énergie des orteils à la nuque. Entretenir les muscles. Je m'accroche aux barres métalliques et je me hisse, une traction, une autre, je suis tellement légère... Je n'arrête que lorsque des satellites noirs dansent devant mes yeux.

Pas ce soir, je suis trop fatiguée. Pas de sport. Manger et dormir. Une chose à la fois.

– Je sais pas d'où tu viens petit lombric, mais au moins je sais où tu vas.

Je croque le ver de terre avec une dernière bouchée de gelée. Les morceaux se tortillent dans ma bouche. Les anneaux mous me caressent la langue.

*

Une planche dépasse de l'armature de métal, bien droite, par-dessus le vide. Je l'ai ficelée avec un drap volé dans le dortoir. Elle ressemble à un tremplin au bord d'une piscine de luxe.

Lorsque je marche sur l'étroite volige, j'ai l'impression que je vais plonger dans l'eau fraîche.

Au-dessus de moi, il n'y a que le ciel.

En dessous, les favelas à perte de vue, des millions de cabanes de tôle. On ne voit pas les étoiles, cachées par la brume.

Maintenant, j'habite ici.

*

Je me réveille en sursaut. Je fouille mes poches à la recherche d'une barre de glucose. Rien. J'étais pourtant sûre... Une femme s'approche sur les planches des échafaudages. Elle porte un panier accroché à ses épaules. Dedans, des briques de gelée couleur grenadine. Elle s'enfonce l'auriculaire dans l'oreille et le lèche.

– Ayanna, tu as de quoi me rembourser ?

– Oui, bien sûr, ce soir. La paie tombe ce soir.

– Ayanna, ton cerveau aime trop le glucose.

– Désolé, je n'ai que celui-là. Ma mère a oublié de m'en fabriquer un de rechange.

– Un vieux modèle en plus. Peut-être ça vaut plus le coup de l'entretenir.

– T'inquiète Mani, y'a encore du répondant sous le capot. Tu n'aurais pas une barre ? Ça me dépannerait pour aujourd'hui.

- Tu me dois déjà des montagnes de gelée. Allonge un peu d'argent et je te file ton carburant.
- Ce soir, ils m'offrent un bonus exceptionnel. Vingt ans que je travaille pour Synapsium, ça se fête ! On organise un pot. Mani, je te ramène du champagne ?

Elle aussi est assez âgée pour se souvenir. Les petits-fours : le pain moelleux sous la dent, le goût marin du saumon. Le mousseux qui caresse la gorge bulle après bulle et descend dans l'estomac, l'alcool qui fait tourner les sourires. Les gâteaux qui résistent et cèdent sous la dent, la crème fondante qui colle aux lèvres, les fruits maculés de chantilly. Les ballons de baudruche bleus et rouges, prêts à exploser.

Un coup d'œil aux couvertures tachées, elle ne croit pas un instant à mon histoire. Je hausse les épaules :

- Ce soir, attends ce soir.
- D'accord, ramène-moi du champagne, et je te filerai ce que tu veux. D'ici là...

*

Je rentre dans le bâtiment par une fenêtre. Je traverse des pièces noires. Je débouche sur un immense dortoir éclairé de néons. Des lits à perte de vue. Des centaines de dormeuses alignées. Des câbles qui rampent comme des serpents, de l'une à l'autre. Le drap sur ma banquette sent la transpiration et le renfermé. Le monitor clignote, de plus en plus vite. Je suis à la bourre.

Je trempe les bandes anti-escarres dans le pot de graisse. Je les enroule autour de mes chevilles. Geste mécanique, précision professionnel. Les petites jeunes ne comprennent pas ça. Seize heures allongées sur des draps synthétiques, rien que le frottement infime des fibres lime les chairs jusqu'à l'os.

Mon estomac gargouille.

Mon festin du jour en deux plats principaux, un dans chaque main. Pistolet A : ritaline, pour la concentration. Pistolet B : kétamine, antidépresseur surpuissant pour stabiliser l'humeur. Indispensables. Chers mais indispensables. Une bonne rasade dans la tronche et les connexions synaptiques ne se troublent pas. Les data filent comme sur des milliards d'autoroutes. Dans ce métier, vous devez être une vrai pro pour durer.

- Ayanna, troisième retard cette semaine.

Un contre-porion vient d'apparaître près de moi. Je sursaute, d'habitude, personne ne me parle. Il note quelque chose sur son pad. Sa peau souple brille joliment dans la lumière des néons. Je regarde mes mains : les doigts trop maigres, les jointures noueuses, les ongles sales, les craquelures qui remontent jusqu'aux poignets.

- Mon hélico n'a pas démarré.

Il hausse les sourcils derrière ses lunettes de plastique.

- Quoi ? Vous venez en hélicoptère ?
- Non, je plaisante. C'est ma Ferrari qui est tombée en rade.

Il hésite.

- Euh, peu importe, votre monitor me signale plusieurs minutes de retard cumulé.
- Vous venez me récompenser pour mes vingt ans de service ?

Il vérifie quelque chose sur son pad. Ses narines frétilent.

– Vingt ans ? Hum, c'est exact. Je ne pensais pas qu'un cerveau tiendrait aussi longtemps.

– Dites, je peux avoir ma prime tout de suite. J'ai le ventre qui gargouille et...

Il me coupe :

– Nous avons reçu votre analyse de performance.

Une courbe s'affiche sur le monitor. La ligne tombe, tombe, comme si elle allait se planter en terre.

– La fluidité reste acceptable, mais la puissance de calcul s'enfoncé. Vos méninges se solidifient. Ne vous en faites pas, c'est parfaitement normal, surtout après...

Il baisse à nouveau les yeux sur son pad pour vérifier qu'il a bien lu. Son regard dévie sur mes mains. Il grimace légèrement.

– ... vingt ans de Cervelette. Le rendement synaptique baisse, vous mettez en péril tout le réseau. L'Autorité nous impose des normes de vitesse.

Il monte les yeux pour indiquer le plafond, les étages supérieurs, là-haut.

– L'Autorité exige le meilleur. Désolé. Vous pouvez conserver les pistolets-seringues, nous vous les offrons.

– Vous ne pouvez pas me virer. Je suis la meilleure en concentration. Mon cerveau tient plus longtemps que celui de toutes ces jeunettes !

– Les datas ne mentent pas. Vous grésillez de l'œillet.

– Gardez-moi jusqu'à ce soir. Je dois toucher ma prime annuelle.

Une vague passe sur ses traits. Il murmure comme s'il avait peur de réveiller les dormeuses.

– Je n'ai pas le droit.

– Je connais le patron.

Ses sourcils soubresautent. Il ne me croit pas.

– Je dois vous laisser partir. Désolé.

– J'ai pratiquement créé ce réseau. Sans moi, il n'y aurait rien ici. Vous paradez avec votre petit pad, et votre petite blouse et vos petites lunettes, mais sans moi, la Synapsium aurait disparu de la surface de la Terre depuis longtemps. Je pourrais...

Je marmonne :

– ... je pourrais être votre mère.

Il hésite, regarde nerveusement autour de lui. Sa lèvre supérieure tremble un peu et se retrousse :

– D'accord, je dirai que je ne vous ai pas vu arriver. Jusqu'à ce soir. Vous toucherez votre prime annuelle. Si je vous revois, j'appelle la sécurité. Ni vous ni moi ne souhaitons cela.

Je m'allonge sur le lit. Un bras articulé se soulève au-dessus de ma tête. Une aiguille télescopique en sort. Je la suis du regard alors qu'elle descend lentement vers l'œillet creusé dans mon front. Ne bougez plus, dit une voix robotique. Ne bougez plus, préparez-vous au coma électrique.

Je rêve que je tombe, encore et encore, dans l'obscurité. Les étoiles se relient entre elles en traits lumineux, un réseau de clarté infini. Je tombe. Parfois, un instant avant de m'écraser, j'avance une main vers le sol, je sens des brins d'herbe sous mes doigts, et, entre les brins d'herbe, je touche la terre fraîche et rugueuse. Des vers énormes et blancs jaillissent, tournevirent dans l'air, m'observent et replongent.

*

Il fut un temps où je connaissais vraiment le directeur, M. Oliver, costume croisé élégant, chaussures cirées et cheveux pourpres. Je me souviens de ses ongles ronds comme des pièces de monnaie. Je me souviens, le claquement sec de sa langue lorsqu'il était fasciné par un sujet. Je me souviens des poils qu'il oubliait toujours de raser juste derrière la mâchoire, et sa façon de commencer les réunions, tous les matins : « Alors les cageots et les cagettes, vous allez changer le monde aujourd'hui ? »

Il fut un temps où j'avais quatre ou cinq contre-portionnements juste pour moi. Une fois, j'ai fait virer un jeune homme dont la chemise s'ouvrait sur la peau souple et les pectoraux solides. Il n'avait pas répondu à mon bonjour, mon sourire, mon décolleté, trop concentré sur les data sur son écran. J'étais une vraie diva, à l'époque.

Il fut un temps où je ne payais pas le glucose, la ritaline, la kétamine. Synapsium me les fournissait. Les infirmières piquaient, piquaient, piquaient ma peau. Je me plaignais un peu, pour la forme.

Nous allons détruire les autres, disais-je en aspirant les spaghettis. BrainTec, CyberHuman, BioResearch. En un an, nous avons doublé le nombre de brevets. Nos actionnaires se lèchent les doigts.

Il fut un temps où j'agitais les milliards sous le nez d'Oliver. Je lui disais : Une immense maison, une piscine bleue si grande qu'elle reflète le ciel. On plongera dans les nues. On nagera dans les nuages. Et puis l'argent a fondu entre mes doigts.

Il fut un temps où on me demandait de choisir entre plusieurs cuisiniers. Gâteau trois chocolats ou macarons amandes du Piémont ? Dinde farcie ou canard aux cèpes ? Spaghetti ? Vous préférez des spaghettis bolognaises ? D'accord. Les pâtes flottaient comme des vers dans la sauce tomate au milieu des boulettes. M. Oliver se déguisait en chef italien. Ciao bella, mangia la pasta ! Ciao, ciao, ciao, bella. Il passait une main dans mon dos et un frisson remontait ma colonne.

Nous rigolions bien ensemble.

À nous en faire mal au ventre.

*

Une demi-seconde avant le réveil, je sens les paquets de données qui transitent dans mon cerveau, tourneboulent dans le cortex, haut, bas, haut, traitement de l'information, retransmission : des communications surcryptées, des algorithmes en formation, des plans. Je les aperçois comme des images projetées sur un écran blanc qui passent et disparaissent. Des vers de terre transpercent la toile et m'observent de leurs grands yeux. Voilà qui est nouveau.

Le contre-portionnement se penche sur moi. Il me tend une carte à points rouges.

– Votre prime.

La faim ravage mon estomac.

– Je veux parler au patron. Appelez M. Oliver. Il me connaît.

Le contre-porion a l'air fâché. Il a dû se faire engueuler. Je réessaye :

– M. Oliver, je le connais. Il a les cheveux pourpres et les ongles ronds.

– Mais oui, mais oui. Vous les cramés, vous racontez tous la même chose. Dépêchez-vous, il vous reste cinq minutes pour quitter le périmètre. Ensuite nous lâcherons la sécurité.

Je titube. Un dernier regard aux rangées de dormeuses qui sont un peu mes filles, les câbles noirs entre elles, les sourires figés sur les visages.

*

Je sors, je longe le mur. Je marche sur l'échafaudage. L'air remonte le long de la paroi de béton. Ma tête tourne. Je me raccroche à une barre de fer.

Au bout de mon tremplin, une jeune femme étend ma couverture. Elle se retourne lentement vers moi, ses pieds hésitants sur la planche de bois qui se courbe à peine sous son poids.

– Qu'est-ce que tu veux ?

La voix crachote de fatigue. Ses mots sont emportés par la brise, se décomposent dans le vent, se mélangent à la rumeur venue des favelas loin en dessous.

– Qu'est-ce qu'il y a, pourquoi tu me regardes ? J't'connais, douzième colonne, septième lit. Tu nous parles jamais. Tu frimes avec ta ritaline extra, comme s'il y avait de quoi être fièrotte.

– C'est mon tremplin.

– Hein ?

– Mon tremplin, mon plongeur, ma planche. Je dors ici.

– Y'a pas marqué ton nom, l'échafaudage est à tout le monde.

Les cernes lui mangent les joues. Elle jauge mes mains fissurées, les rides sur mon visage, le flasque du menton fatigué. Je regarde son corps maigre, les muscles trop fins qui jouent sous la peau de ses avant-bras, les taches brunâtres sur ses doigts. Sa peau presque transparente. L'œillet dans son front entoilé de veines violettes. Une fille des taudis qui a grandi sans glucose et sans protéine. Une nouvelle Cervelette, une de ces bêtasses dont les ricanements résonnent dans le centre de traitement et traversent mon coma électrique.

Elle baisse les yeux.

– Nous pouvons partager la planche.

Nous savons toutes les deux qu'il n'y a qu'une place. Trop près de l'échafaudage et un vagabond peut vous attraper la cheville. Vous tirer vers lui ou vous balancer dans le vide. Le réveil et la chute dans l'air froid.

– Non, j'habite ici. Le tremplin m'appartient. Tu peux t'en fabriquer un, bichette, mais ailleurs.

Elle gémit :

– Je tombe de sommeil. Je n'aurais pas la force. Pas ce soir. Et ils peuvent venir.

– Je dors ici, c'est la place de ma couverture.

Elle me saute dessus. Je la repousse d'une bourrade. Elle glisse sur la planche, plus agile que je ne l'aurais cru.

Elle pourrait encore se faufiler, me frôler, s'enfuir et trouver un autre coin sombre. Risquer une nuit près des vagabonds qui escaladent l'échafaudage. Il est trop tard. Son cerveau est grillé de kétamine et de travail.

Elle me percute de plein fouet. Je bascule en arrière et mon dos frappe durement le bois. Sur ma gauche, l'abîme. Sur ma droite, l'abîme.

Sa main se referme autour de ma gorge. Je sens ses ongles qui percent la chair. La sensation gluante du sang qui jaillit sur la peau. La pression des doigts sur la trachée. Je bafouille :

– C'est moi, c'est de ma faute.

Elle ne comprend pas, hésite. Je monte la main, lui recouvre le visage. Mes ongles s'enfoncent dans ses orbites. Du liquide sur mon poignet. Elle se débat. Se relève d'un coup. Son pied glisse. Sa hanche frappe le bois avec un bruit sourd. Je me lance vers elle, tente de la rattraper.

Elle tombe vers les toits des favelas et les gouttelettes de sang flottent dans l'air. Elle lève la tête et regarde une dernière le ciel aux mille étoiles.

Je m'allonge au bout de la planche sur la couverture déjà étendue. Du sang sur ma gorge que j'essuie du revers de la manche. Yeux fermés, bouche ouverte, je tends ma carte à points rouges vers le ciel. J'appelle :

– Mani ? Mani ? Du glucose.

À un moment, je m'endors comme on entre dans une grotte.

*

Parfois, la nuit, je suis réveillée par la pluie froide. Je pourrais me lever, marcher en équilibre sur la planche et aller me réfugier sous l'échafaudage. Je ne bouge pas. Les gouttes froides me piquent le visage. Je ferme les yeux. Loin en dessous, les toits de tôle résonnent en une mélodie métallique qui monte jusqu'à moi. Je me demande si tout en haut de la tour, penché à son balcon, Mr Oliver pleure quelques larmes en pensant à moi, les gouttes coulent sur ses joues, s'attardent au coin des lèvres, dévalent le menton, fendent l'air, une longue chute à travers la brume et elles s'écrasent sur mes lèvres.

Oliver est-ce que tu pleures ?

Il pleure ? Je rigole de moi-même. Un Oliver ne pleure pas. Il mange la Terre entière. Un Oliver de Terre.

*

Il fut un temps où mes performances synaptiques défiaient toute concurrence. Normal, j'étais la seule à me brancher. C'est moi qui ai donné l'idée de mettre les cerveaux en réseau. Oliver a refusé. J'ai insisté. Aucun ordinateur ne pourrait rivaliser avec les milliards de milliards de connexions du cerveau. Non, c'est trop dangereux. Oliver, il suffit d'endormir toute source de perturbation. Pistolet 1 : Ritaline. Pistolet 2 : Kétamine. Une bonne rasade de somnifère, un festin d'antidépresseurs. Un humain en coma électrique peut travailler seize heures par jour avec le bon dosage. Trois dormeurs en réseau fourniraient plus de puissance de calcul que tous les

ordinateurs de la Terre réunis. Je me penche et mes cheveux effleurent son nez : Ça c'est l'avenir ! Non, répond-il. Il me prend le bras. Il caresse mon poignet. Je refuse, continue-t-il. Tout fout le camp dans cette boîte. Toutes vos expériences. Vous tricotez et détricotez des pelotes dans mon dos. Il sourit tristement. Tous ces fils que vous tissez, vos cachotteries, vos embrouillaminis, vos finaudeuries, vous les regretterez.

*

Dans les hauts-étages, les échafaudages se délabrent. Ils tombent en morceaux. Je lance la longue lanière de plastique autour d'une planche au-dessus de moi, la récupère de l'autre côté. Mes mains tremblent. Tu ressembles à une poupée de cire, m'a dit Mani. J'en ai vu d'autres des comme toi. Elles ne durent jamais longtemps.

Il m'a fallu négocier la corde avec Mani, et Mani ne donne jamais rien. Une lanière de plastique contre les pistolets-seringues. Kétamine, ritaline. Ils étaient encore à moitié pleins.

Des gouttes de sueur tombent de mon front. La fièvre déchiquette mon cerveau en fils qui se pelotonnent et s'entremêlent. Je n'arrive plus à penser.

Je monte à la force des bras. Lance une jambe par-dessus la planche. Me redresse. Une pause. Des centaines de mètres plus bas, au pied du bâtiment, une longue file de femmes s'étend à l'infini entre les rues des favelas. Elles espèrent un boulot, oh, pas grand-chose, même pas une place de technicien ou de contre-porion, juste s'allonger et dormir, ouvrir les yeux, bourdonner d'électricité statique, tituber jusqu'à une pièce abandonnée ou un bout d'échafaudage, s'effondrer de fatigue, rêver de data palpitant dans la tête, retourner bosser, fermer les yeux, ouvrir les yeux, cerveau, boulot, dodo.

Le sang bat dans ma gorge. Je passe la main sur mon cou gonflé et le pus l'éclabousse immédiatement. Je revois les ongles sales de la jeune fille.

Je balance à nouveau la corde. La tour s'efface dans les nuages. Le logo Synapsium colore la brume d'un vert martien. Tout en haut, les grues automatiques doivent construire encore et encore, niveau après niveau. En cherchant bien dans ma mémoire, je pourrais retrouver l'algorithme qui leur ordonne de travailler toujours.

Je grimpe encore un étage au bout de mon grappin improvisé. Heureusement, j'ai gardé des muscles. Je ne suis pas comme ces petites crétines qui s'allongent, demandent des programmes de satisfaction et ne quittent plus le lit. Leur corps se liquéfie, leur foie n'évacue plus les toxines, leurs synapses s'encrassent. Elles deviennent inutiles.

Crac. Crac ? Qu'est-ce qui a fait crac ?

La planche cède sous moi. Je chute comme une pierre. Le vent me fouette le visage. La douleur explose dans mon crâne. Du sang devant mes yeux. Une douleur à l'épaule comme si on essayait de m'arracher le bras. Je m'aperçois que je balance dans l'air. Je me retiens à une barre horizontale du bout des doigts.

La lanière passe devant moi. J'essaie de la retenir. Elle file, anguille de plastique dans les airs.

*

Il fut un temps où je ne suppliais pas. S'il vous plait, un boulot, de l'argent, du glucose pour mes neurones. S'il vous plait.

Je ne m'abaissais pas. Haut, bas, les dieux se perchent sur ton épaule.

*

Je brise une fenêtre. L'alarme se met en route. Bien sûr, ils m'ont interdit d'entrer. Qu'est-ce que je croyais ? Qu'ils m'accueilleraient la main sur le cœur ? Je cours. Les chiens-machines hurlent des signaux qu'eux seuls comprennent. Je trouve un escalier, monte les marches quatre à quatre. Allez, plus vite, plus vite. Le souffle me manque. Une sueur fiévreuse me recouvre. Le sang percute ma gorge boursouflée. Un chien, gueule énorme sur un corps minuscule, seringues à la place des dents, surgit en haut des escaliers. Il se propulse vers moi. Je me roule en boule et il passe au-dessus. Je reprends ma course. Une volée de marche, encore une. Les molosses se rapprochent. Foutez-moi la paix sales bêtes. Un chien enfonce ses crocs dans mon talon, je bascule en avant. Un grand coup de pied dans sa gueule. Je recommence à courir.

Les fourmis remontent dans ma jambe. Des milliers d'aiguilles me piquent la peau.

Ma cuisse, mon ventre.

Quand elles atteignent la poitrine, je ne peux plus respirer.

Les chiens hurlent.

*

Quand j'étais petite, ma mère et moi passions des heures à jouer à Moksha Patam. Échelles et Serpents, comme disaient les autres enfants. Nous voyagions tout le temps pour suivre mon père. Nous déménagions plus souvent qu'un criminel recherché par la police.

À chaque fois, ma mère déplaçait le tissu orné du damier. Elle me servait un thé aux épices sombres et mes papilles bondissaient au contact du liquide piquant.

En bas du plateau, peintes en couleurs vives, des filles au regard perdu s'avançaient timidement vers la première case. Ma mère passait un doigt sur les serpents et répétait avec son accent du sud de l'Inde : Les bêtises t'enfonceront. En haut du plateau, les anges et les dieux observaient les pions pris dans la machine. Ma mère caressait les échelles qui montent de case en case : les vertus t'élèveront. Elle effleure le mot inscrit sur la poitrine d'un ange, Fidélité. Jette le dé et en route pour le nirvana.

Haut, bas, haut. Lance le dé.

Ses ongles sont colorés d'épices. Sa peau foncée brille à la lumière de la bougie.

Je me demande où est ce tissu à présent.

Un simple morceau de tissu, quelle importance ?

*

La table au bord de la piscine est si grande que quinze Cervelettes pourraient y tenir. Je m'aperçois que je tords la nappe entre mes doigts. Je me force à la lâcher. Les crevasses sur mes mains se sont refermées. Ma peau se tend joliment, mes ongles sont taillés en amande.

Sur ma droite, des pseudo-nuages traversés d'éclairs violets flottent au-dessus du bassin. Ils grondent légèrement. Je secoue la tête quand une voix me parvient :

– Alors cagette, tu as insisté pour me voir ? Un petit tête-à-tête pour se rappeler le bon vieux temps ?

Je caresse mon cou. Un bandage enrobe les entailles. M. Oliver me sourit :

– Détends-toi, nous allons passer un bon moment ensemble. Au menu du jour : dinde avec des confitures dedans. Piment à la moutarde et wasabi humide. Dorade trop cuite aux copeaux de chocolat sauce gribiche. Hachis Parmentier tête-de-lapin-framboise-cannelle. Régale-toi, jolie Ayanna.

Il porte un smoking froissé, taché, usé. Le nœud-papillon pend sur sa chemise.

– Tout cela est tellement romantique, un dîner entre cageot et cagette. Ensuite, mes chiens te raccompagneront.

Il saisit une fourchette et la plante dans l'œil d'un poisson. Il pose l'assiette devant moi. Je lui attrape le poignet :

– Je veux un travail.

Il lève ma main à ses lèvres, l'embrasse puis la lâche brusquement. Il part s'asseoir à sa place. Il n'est plus le charmant quarantenaire aux yeux vifs et aux cheveux violets. Une unique touffe grise flotte mollement sur son front.

– Du boulot, il n'y en a plus. Tu es bien placée pour le savoir.

L'odeur du poisson chocolaté se mêle au chlore de la piscine. Des formes minces filent au fond du bassin. Elles tournent et tournent.

– Sans moi, Synapsium ne serait qu'une start-up de seconde zone. J'ai gagné ma place dans l'équipe recherche et développement.

– La division a fermé il y a deux ans. Nous n'en avons plus besoin. Nos ordinateurs...

– Les dormeuses.

– Oui, les dormeuses en réseau calculent toutes nos inventions par algorithme maintenant. Tu avais raison, plus de connections synaptiques dans un cerveau que d'étoiles dans l'univers. Et si on branche les cerveaux endormis entre eux...

Son regard se perd dans la piscine habitée de silhouettes mouvantes.

– ...Vertigineux, absolument vertigineux. Les chercheurs ont été détrônés par un algorithme. Les professeurs itou, les médecins idem, les vigiles kif-kif, les agriculteurs, les ingénieurs, les artistes, tout le même blot. Et maintenant, les algorithmes créent des algorithmes qui cherchent d'autres algorithmes, jusqu'à ce que nos ordinateurs englobent toute la Création.

– La boucle est bouclée.

– Pas tout à fait.

Je montre les plats.

– Ça n'a pas l'air au point.

– Quelques erreurs dans les recettes ? Aucune importance.

Il me semble voir des anguilles qui se faufilent dans le bassin, puis disparaissent au fond. Leurs corps gris reflètent les éclairs dans le pseudo-nuage suspendu.

– Je pourrais t’accompagner sur la route. Tu avais meilleure mine autrefois.

Je repense à ma mère, les mèches de ses cheveux longs qui tombaient sur son cou légèrement penché.

– Je pourrais te préparer les recettes de ma famille. Des currys formidables. Des vindaloos piquants. Des gulab jamun à vous faire tout oublier. Tu vas reprendre des couleurs.

– Les recettes de ta famille ont été converties en formules mathématiques il y a bien longtemps, grâce à tes recherches.

Des gulab jamun tout chauds, boules de semoule recouvertes de sirop de sucre, une vapeur de rose et de cardamome qui s’en échappe en volutes légères.

*

À un moment, je m’entends implorer :

– Tu ne vas pas me renvoyer sur l’échafaudage.

– Il fallait y penser avant. Tu m’as trahi. Tu as entourloupiné dans mon dos.

– Non, je voulais juste te convaincre. Si nous n’avions pas câblé les cerveaux, quelqu’un d’autre l’aurait fait. BrainTec ou BioResearch. Ils nous auraient coulés.

– Tu es allé trouver les petits actionnaires en catimini. J’ai dû me battre pour garder mon boulot. Ces recherches dans lesquels j’ai mis toute ma vie, vous avez voulu les arracher de mes bras. Je n’ai pas pardonné.

– Jamais je n’aurais pensé que ça en arrive là ! Je voulais que notre entreprise s’impose...

– Et en définitive, c’est moi qui les ai évincés. Un à un. À l’heure qu’il est, ils boivent de l’eau croupie dans les flaques des favelas, ils vident leurs intestins pourris dans des trous pendant que je déchiffre le monde !

– Je voulais une grande maison, avec des tentures rouges.

Il va s’asseoir au bord de la piscine. Ses chaussures de cuir trempent dans l’eau. Je m’assois à genoux derrière lui, caresse son dos du bout des doigts. Je sens les vibrations lorsqu’il parle :

– Bientôt, j’habiterai seul dans ce bâtiment qui monte vers le ciel. Je ne supporte plus le bruit des humains. Dehors les Cervelettes, dehors les contre-porions. Dehors Ayanna. Je vais finir le boulot que tu as commencé.

– Je voulais une piscine avec un grand plongeur. Pour nous. Pour vivre ensemble toute notre vie. Tu n’aurais pas dû me chasser.

Je masse ses épaules. Mes pouces remontent doucement vers la nuque.

Dans le bassin, les anguilles remontent à la surface. Elles affleurent un instant puis replongent. L’eau ruisselle sur les poissons. Cela ne me surprend même pas d’apercevoir les méninges et les replis du cortex dans les corps argentés. Des cerveaux oblongs nageant dans l’onde fraîche, tout en haut d’une tour vide. Je me souviens de ces vers qui transperçaient mes rêves connectés. Ils m’observaient. Ils étaient vivants.

Oliver se retourne. Il écarte un bras vers la piscine, comme s’il me présentait des amis à lui.

– Les anguilles sont constituées aux trois quarts de matière cérébrale. Elles travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leur puissance de calcul écrase celle d'un être humain. Pas besoin de somnifères, de kétamine, de ritaline, leurs synapses ne s'encombrent pas d'émotions et de pensées. Elles se connectent entre elles automatiquement. Ça c'est l'avenir !

Je regarde mes mains. Le sillon sanglant de la lanière a disparu. Il a laissé un trou dans la ligne de vie.

– Aujourd'hui, j'ai grimpé l'échafaudage pour me poser auprès de toi. Je n'ai pas oublié tout ce que nous avons accompli ensemble. Nous avons vieilli, bien sûr, mais nous aurions pu recommencer.

Je repense au plateau de Moksha Patam, serpents et échelles. La Fidélité sur le torse de l'ange, tout en haut au-dessus des pions.

– Tu n'aurais pas dû me chasser.

Ses yeux s'agrandissent. La touffe grise sur son front se soulève. Je glisse mes mains autour de son cou.

M. Oliver semble dormir paisiblement, la tête sur mes genoux. Il ne respire plus. Je me lève. Je me déshabille, plonge dans l'eau fraîche. Elle m'enveloppe et je nage vers le fond. Les anguilles-cortex virevoltent autour de moi. Elles passent dans mes cheveux. Elles me caressent la peau. L'une d'elles me chatouille les lèvres. Je ris et les bulles remontent vers la surface.

Une anguille trouve l'œillet dans mon front et s'infiltré. Je la sens qui s'enfonce petit à petit par l'ouverture dans mon crâne. L'instant d'après, les réseaux se connectent. Je m'étends sur la Terre entière. Je vois les favelas qui lient les continents et les vagabonds sur les routes et les enfants qui nagent dans les rivières rouge-toxique.

Je me tourne vers le ciel aux mille étoiles.

Xavier-Marc vit en Anjou. Il est passionné par la science fiction humaniste, même si ses nouvelles s'inscrivent principalement dans la littérature populaire et explorent parfois le Steampunk et le Fantastique. Son premier texte, « Les derniers terriens », est paru en 2013 dans l'anthologie Riposte Apo (ImaJn'ère). Depuis ont suivi « Les Hébergeurs » (Anthologie Robots aux éditions La Madolière - 2014) et « Les rescapés du Gigantik » (Anthologie Malpertuis VI - 2015)

LE TRAVAIL ASSASSINE

Comme chaque matin depuis quarante-cinq ans, Joseph se lève à six heures seize. Une fois Crepliés les draps, seulement du côté droit, il reste une minute à contempler la place vide. Après s'être rasé, impeccable, le vieil homme se prépare un robusta bon marché. Il aime le boire, assis à la minuscule table de la cuisine serrée contre la vitre. L'appartement donne sur le square abandonné. Au loin, les premières lueurs du jour dessinent les contours rectilignes des bâtiments de l'aérospatiale. Il jette un œil attentif par la fenêtre, comme si quoi que ce soit pouvait se dérouler au-dehors. Comme si déambulaient encore au pied de l'immeuble des passants pressés, des gamins en retard pour l'école, un facteur sur son vélo, le pied levé de la pédale et prêt à s'arrêter à chaque porche, des femmes portant un bébé dans un bras, tenant la poussette de l'autre, râlant après une camionnette de plombier stationnée au milieu du passage. Désertée de la majorité de ses habitants, la banlieue ouvrière reste propre grâce au va-et-vient permanent des cellules d'entretien. Tout semble net, mais les briques orangées aux façades, les gazons coupés ras, les allées de bitume rose ne parviennent pas à gommer la tristesse ambiante. La vie a quitté cet endroit, petit à petit, chômeur après chômeur, déménagement par déménagement.

Joseph reste assis, les coudes posés sur la table, levant l'avant-bras lorsque sa Gitane sans filtre s'éteint, pour la rallumer à l'aide d'un Zippo à méthane arrangé. Humer l'odeur du café, froter par moments quelques miettes du dîner de la veille collées sur la nappe en plastique, et ensuite ne plus bouger de la matinée. L'autre chaise, celle de Martha, reste toujours à sa place, même si elle ne reviendra jamais. Rien n'a changé depuis son décès. Le papier peint défraîchi, la lessive au parfum de lavande, le calendrier d'une année oubliée accroché de travers au mur. Deux heures par jour, une aide-ménagère mécanique fait le nécessaire pour entretenir l'appartement ; elle n'est pas programmée pour arranger la déco. L'homme cure par instants ses ongles, méticuleusement, par habitude, comme auparavant, pour ôter le savon dont on imprègne les doigts afin que la graisse des machines ne reste pas. La pendule au mur martèle les secondes. Pas vraiment fort, on l'entend surtout à cause du silence. Vingt-cinq ans qu'il patiente ainsi chaque matin jusqu'à l'ouverture tardive du musée. Mais aujourd'hui est un jour différent. Il tire une bouffée de sa cigarette, puis se lève.

Une fois enfilé son vieux bleu de travail, qui lui semble trop grand, il saisit sa trousse à outils et sa casquette, puis sort en rabattant doucement la porte, sans la claquer, comme lorsqu'il ne voulait pas réveiller Martha.

Dehors, le vieil homme avale l'air frais à pleins poumons. Il pourrait suivre la route les yeux fermés. Il longe les anciens commerces ruinés au profit des terminaux de livraison. Le bistrot de Paule, la boulangerie Mitron, l'étal de l'épicier où il aimait marchander une pomme pour trois kilos achetés. Des parpaings murent chaque ouverture. Joseph continue son chemin. Seuls les pas de ses lourdes chaussures coquées cognent le silence. Sa destination devrait être le musée de l'industrie, mais il passe devant l'enseigne sans freiner sa marche. Il sait ce qui l'attend à l'intérieur. De médiocres reconstitutions, des machines inutilisables, des documentaires insipides, une comédie qu'on lui a fait jouer trop longtemps. Fourré au fond d'une poche, le contrat digital de Kanal-Histoire sonne. Joseph s'en moque. Les hauts bâtiments de l'aérospatiale sont maintenant tout proches. L'odeur de l'acier présente dans l'air le galvanise. Il sourit pendant qu'il sort des tenailles type russe de sa caisse à outils.

*

Putain de job. Déjà trois semaines que j'ai obtenu ce poste de commissaire de police et je n'ai pas gagné un seul abonné en ligne. Quand je pense qu'on était au moins deux mille à postuler. Bon, côté confort, je n'ai pas à me plaindre, mon bureau est la copie parfaite du QG d'Eliot Ness. Aménager le commissariat avec des refs du vingtième siècle, c'était mon idée. Mais difficile de bosser sans gangsters, seulement des Oisifs à interroger de temps en temps pour troubles du voisinage. Pourtant ça va bouger, je le sens. Je devine toujours quand les emmerdes risquent de se pointer. Mon secteur compte trois humains pour diriger une trentaine de flics-droïdes. Nous sommes tous nouveaux dans la fonction. Lenny assurait comme cuistot étoilé le semestre dernier avant de décrocher le job d'enquêteur judiciaire, bonjour la trajectoire. Il m'a confié n'en avoir rien à foutre de sa visibilité sur le net. Apparemment il s'en sort bien, avec un bon taux de followers. Suivre un personnage à contre-emploi, ça en scotche sûrement plus d'un sur l'écran.

Je préfère le lieutenant Minéa Afanass. Je ne parle pas d'attrait physique, autant se frotter à une lionne. En gestion de carrière, rien à dire. Son CV affiche un sacré parcours. Auparavant elle chassait le bison cloné au Canada, après avoir combattu en Russie. Pas à l'aide de drones, hein, mais dans l'infanterie, en première ligne au milieu des unités mécaniques terrestres. Si elle s'est intéressée à ce poste, c'est qu'elle a senti un filon. Elle est du genre pressé, tout comme moi, et ne veut pas s'embarrasser d'expériences qui n'apportent aucune popularité. Elle a d'ailleurs opté pour une équipe de robots flics version GIGN 2007. Autant dire que si elle n'a pas bientôt de belles cibles à se mettre sous la dent, elle partira vers de nouveaux horizons.

Les chaussures Magnum sur le bureau, je regarde vaquer, de l'autre côté de la cloison vitrée, les fonctionnaires mécaniques. Cette reconstitution d'un commissariat des années trente manque de rythme. Voir saisir des rapports à la machine à écrire et archiver des liasses de documents n'a rien d'excitant pour les vidéo-spectateurs. Mais comment pouvait-on brasser

autant de papiers autrefois ? Bon sang, je veux de l'action, n'allez pas me donner envie de devenir Oisif pour partir sauter à l'élastique à Dubaï.

Deux coups sur la porte. Mon assistant entre. Lui aussi, je dois en toucher un mot. Je l'ai fait paramétrer, look et expression verbale compris, à l'image de Jim Malone. Mais si, les Incorruptibles, ce classique rediffusé régulièrement. Le résultat est bluffant, jusqu'à la fine moustache et la casquette Hatteras en cuir vissée sur la tête. Il est plus que convaincant quand il me tend un gobelet de café pisseux et me parle d'une voix de Stentor.

- Patron, on a une effraction en direct. De niveau cinq. Une diode rouge s'est allumée sur chacune des caméras de la pièce pour signaler l'activation en mode reportage. Niveau cinq, ce n'est pas rien. Un humain traîne en ce moment dans un environnement strictement réservé aux robots. Je décolle les pieds du bureau plaqué merisier.

- Bon sang, je savais que ça allait arriver. Où ça ?

- À l'aérospatiale. Les vidéos ont détecté un intrus dans l'atelier de conception des carlingues de fusées, en plein cœur du complexe.

- C'est une vraie forteresse, comment a-t-il pu entrer ?

- Voulez-vous la réponse maintenant ? Saloperies de droïdes, ils ne peuvent pas rester à leur place ! C'est mon job de trouver une solution. Eux doivent apporter les connaissances sur un plateau, et laisser décider les rares humains qui bossent.

Minéa Afanass vient de s'engouffrer dans le bureau, affublée de son gilet pare-balles, des chargeurs pleins les poches. Elle mâche un chewing-gum, ou pire, une chique de contrebande à la cocaïne. Lenny la suit comme un chien. Il ne jappe pas, mais je suis sûr qu'il frétille de la queue d'excitation. Minéa crache sa chique. Celle-ci adhère au mur une seconde puis glisse jusqu'au sol en laissant un filet jaunâtre sur la cloison.

- Chef. J'ai repéré le site, on peut y être en dix minutes. Les unités robotisées d'intervention sont parées. Merde, elle est déjà au courant. Je pense un instant à tempérer ses ardeurs guerrières, mais on est en direct. Toutes les caméras des murs et des flics droïdes sont orientées vers nous, sans parler de la GoPlus de Lenny scotchée en permanence sur sa tête lisse. C'est ainsi, les télés d'info suivent les Actifs capables de livrer des scènes choc, et Minéa présente un putain de potentiel pour foutre le grabuge. Je tourne la tête vers Malone. Les robots détiennent toutes les données nécessaires, mais c'est à moi, l'humain en chef, de piloter, et de poser les bonnes questions. Que ferait Eliot Ness ? Je me racle la gorge avant de gueuler.

- Bordel, Jim. Je veux savoir immédiatement comment un type a pu pénétrer dans une enceinte industrielle classée Hors-Bios. Sortez-moi un rapport sur son cheminement dans la minute. Qui il est et ce qu'il peut bien chercher dans ces ateliers. Est-ce clair ? On ne vous paie pas qu'à servir des cafés !

- Oui commissaire. Petite précision : les robots ne sont jamais rémunérés, que ce soit pour préparer le café ou toute autre activité. Minéa souffle d'impatience. Il lui faut de l'action.

- Lieutenant Afanass, je prends l'unité mobile connectée. Vous nous précéderez avec le fourgon d'intervention. Vous voulez combien d'agents ? Lui laisser un peu de champ, pas trop pour éviter qu'elle me vole la vedette, suffisamment pour qu'elle n'envisage pas de faire cavalier

seul. Le travail dédié aux humains est rare. Je dois me montrer exemplaire pour garder ce poste un certain temps.

- Cinq droïdes d'intervention devraient faire l'affaire pour neutraliser le terroriste, commissaire. Vous pourrez vous connecter aux systèmes de surveillance du site industriel. De quoi je me mêle. Elle n'a pas à me siffler ce que j'ai à faire !

- Bon, pas de conclusion hâtive. Rien n'indique que cet individu veut tout faire péter. Préparez votre équipe. Et interdiction de tenter quoi que ce soit sans mon autorisation ! Elle claque des talons et file paramétrer les policiers en mode commando. Elle affiche un sourire carnassier. L'adrénaline, c'est ça qui nous tient, nous, les Actifs.

- Malone ! Mon assistant charge tranquillement six cartouches de calibre douze dans sa Winchester M97. Vraiment terrible, ce droïde.

- Combien de temps pour rejoindre le complexe ?

- Trente kilomètres, soit douze minutes cinquante maximum, répond-il en décrochant sa veste en tweed du porte-manteau. Sinon, vous avez un appel de la chaîne Kanal-Histoire, le prenez-vous ?

- Pas le temps. Surtout que j'ai signé une exclusivité avec Google Diffusion. Qu'ils aillent se faire voir !

Treize minutes. Les drones de Google sont déjà sur place, c'est sûr. Je fixe mon communicateur sur l'oreille gauche et fonce vers l'unité mobile.

Je tourne le dos aux objectifs pour fermer, non sans peine, mon gilet pare-balles. Je suis à la limite du critère de poids pour ce job. Seule ma forte audience dans mon précédent travail de juriste, et ma capacité à mémoriser le référentiel de la Police nationale, m'ont valu ce poste. Je comprends mieux ma note de 0,5 aux tests physiques ; même le fauteuil de l'unité mobile se révèle trop étroit.

*

Rien n'a changé. Les vestiaires ont rouillé mais restent fidèles au poste, dressés le long du sas. Joseph effleure du doigt son nom gravé sur la porte métallique, et prononce lentement celui de chacun de ses coéquipiers. Martin, surnommé Legras, mort d'une pneumonie l'année dernière ; Verneur, dit Bichonneur, lauréat d'un voyage sur la lune dans une fusée sortie de leur usine. À chaque patronyme lui revient un souvenir, plus un sourire. Il se fige face au placard de Frossay. Cela n'aurait jamais dû arriver. La cadence augmentée, les heures supplémentaires, l'absence pour épuisement de Bichonneur, la crainte de ne pas faire aussi bien que les automates. Et lui, Jo Busson, conducteur de chaîne, n'avait rien dit, il voulait leur prouver, à ces cols blancs, que de véritables ouvriers savaient mieux faire que des machines.

L'atelier est quasiment identique. Le même alignement de tapis mécaniques sur lesquels défilent les pièces. Des dizaines de robots de pliage et d'assemblage usinent dans une chorégraphie répétée à l'infini, étonnement silencieuse par rapport au fourmillement bruyant des ouvriers et machines qu'il a gardés en mémoire. Joseph sectionne les sécurités du boîtier de contrôle. Ensuite il rejoint son poste et désactive sans peine un des robots, comme il le faisait

pour débarrasser les machines sans perdre de temps. Le fait de subir depuis plusieurs mois les reconstitutions de Kanal-Histoire, imprégnées de la mémoire ouvrière du dix-neuvième siècle, n'a pas altéré ses connaissances techniques. Il prend sa place dans la rangée de robots industriels, relance le tapis et se met à l'ouvrage.

*

Mes doigts sont crispés sur les accoudoirs du fauteuil passager. Pourtant je me sens à peine ballotté quand le Chevrolet type 1930 flambant neuf change de voie à deux-cent kilomètres heure. Le conducteur, un robot flic de seconde classe, deux vérins à chaque bras, s'avère un expert au volant. L'auto se faufile sans peine parmi les transporteurs automatisés. Ses longues antennes hérissées oscillent dans les virages. Par la vitre, j'observe les Oisifs vautrés dans leurs bagnoles radioguidées. Absorbés par des vidéos, ils ne font même pas attention à notre bolide. Ces glandeurs se gavent d'émissions durant leurs déplacements entre centres commerciaux et parcs d'attraction. Dire qu'on est seulement quinze pour cent de la population du globe à travailler. La plupart des habitants ont opté pour le statut d'Oisifs. Un toit, la santé et un revenu sont garantis à chacun. Mais pour chasser l'ennui entre deux séances de loisir, beaucoup en viennent à nous suivre en direct.

Lenny épluche le plan du complexe industriel diffusé sur l'écran du véhicule pendant que Malone me communique les données transmises par les archives de l'usine.

– Ce matin à sept heures trente précises, l'intrus a utilisé un badge d'accès pour pénétrer dans l'atelier de configuration des modules. Il s'agit de l'ancienne carte d'un technicien, un certain

Manuel Frossay.

– Elle n'a jamais été désactivée ?

– Cet ouvrier est décédé il y a plus de vingt-cinq ans. Accident du travail. Il a été happé par un bras robotisé et déchiqueté. Ce drame a servi de prétexte pour virer la totalité des employés humains. Le badge de la victime est passé au travers des mailles.

La caméra d'action de Lenny glisse sur sa perche gigogne et se fige au-dessus de moi. Je dois dire quelque chose. Au bas de l'écran, un chiffre clignote. Deux millions d'Oisifs m'observent.

– Ok, résumons. Il peut s'agir d'une opération de piratage. Des pôles industriels de pointe comme le Karnataka fouinent régulièrement dans nos affaires. Sans compter le risque terroriste évoqué par Minéa. On n'a pas eu d'attentat depuis au moins trois mois.

Si l'une de ces deux hypothèses s'avère exacte, Minéa va pouvoir se défouler et encore faire grimper sa popularité. Je dois envisager un autre motif.

– Ce type n'a actionné son badge qu'à l'intérieur du complexe, comment a-t-il pu arriver jusque-là sans être repéré ? Seuls les média d'État peuvent interférer dans la sécurité d'une usine de ce type.

Pour donner plus de vraisemblance à son personnage, Malone se gratte le front. Depuis quand un droïde sait-il réfléchir ?

– Effectivement. Quelques chaînes de promotion des métiers sont habilitées à s’immiscer dans le fonctionnement des unités de production. Concernant l’intrusion, une trappe de maintenance ouverte vient d’être repérée. Aucun plan ne signale cet ancien passage, inutilisé depuis le limogeage des employés.

– Tu sais ce que ça signifie ?

– Non, patron.

– Ça veut dire que ni les terroristes, ni les concurrents ne pouvaient connaître ce moyen d’accès. Sors-moi la liste des collègues de ce Frossay, tous ceux qui ont été virés pour faire de la place aux machines. Tu m’as compris ? Ma main au feu qu’on a là un ancien salarié.

– Compris. Je sais que vous faites référence à une justice pratiquée autrefois. Le présumé coupable passait sa main dans les flammes. Si elle en ressortait indemne, cela prouvait son innocence. Vous n’avez pas besoin d’user de ce procédé.

– Ta gueule, Malone.

Ces droïdes ne peuvent pas s’empêcher d’étaler leur science. Avec ce type de réflexion, il va perturber les spectateurs et fausser mon image de flic des années trente. Je crache dans le micro.

– Afanass, vous me recevez ?

– Cinq sur cinq, chef, répond Minéa.

– Je ne veux pas de bavure. Rien ne prouve que l’intrus soit dangereux. On peut descendre un terroriste, à la rigueur un pirate industriel, mais pas un Oisif. Sinon bonjour les dislike.

– On va pénétrer sur le site en mode neutralisant. Vous me comprenez bien ?

– C’est vous le boss, commissaire. Je sais seulement que nul ne met les pieds dans ce type d’installation sans un sérieux mobile.

Sa voix pue le mépris. Je fixe la caméra avec un sourire plein d’assurance, à la Kevin Costner. À l’extérieur, les complexes hôteliers et parcs de loisirs ont laissé la place à un paysage saturé de sites industriels. Seuls des convois de matériaux circulent maintenant sur l’autoroute. Nous arrivons.

Bon sang, je sue grave. Notre fourgon de police n’est pas autorisé à pénétrer dans le complexe. Incroyable le temps qu’il faut pour rejoindre l’atelier à pied. Dix kilomètres carrés de bâtiments entièrement robotisés. C’est ainsi pour toutes les usines. La mécanisation et les automates ont achevé depuis longtemps la transformation du travail. Déjà, au siècle dernier, la demande de salariés ne subsistait que par la volonté politique, jusqu’à ce qu’on rémunère plus de chômeurs que de travailleurs. Comme la création de valeur est exclusivement liée à la spéculation et totalement déconnectée de la production, on n’a plus guère l’occasion de croiser des humains au boulot. Encore moins ici, où des dizaines de trains téléguidés acheminent des tonnes de métal dans les entrepôts hauts de soixante mètres. À l’intérieur, des machineries complexes découpent, assemblent, peignent, testent des fuselages de pointe. Ça bosse vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Même la maintenance ne nécessite aucune intervention humaine. Tous les incidents possibles ont été recensés et anticipés par les ordinateurs.

Minéa a suggéré de gagner du temps en défonçant les serrures à coup de pistolet, mais j'ai refusé. On travaille propre, un point c'est tout. Je l'ai envoyée tenter un passage par les toits. Au moins elle ne traîne plus dans le champ de mes caméras suiveuses. À chaque entrée d'atelier, Malone doit se connecter pour faire coulisser la porte. Des bips sonnent dans tous les sens. Le type a été fortiche en franchissant ce territoire mécanisé aussi discrètement. Ça fait maintenant quatre heures qu'il traîne dans l'usine. Kanal-Histoire tente encore de me joindre. Je le classe en indésirable, priorité à l'intervention.

Je me demande quelle impression je renvoie. En général, les tournages en caméra portée, ça a de la gueule.

*

Les gestes de l'ancien ouvrier sont assurés, précis. Joseph n'a rien oublié, comme si hier encore il faisait la même chose. Il sait qu'il travaille mieux que ces bestioles mécaniques, car il aime son travail. Sentir sous ses gants de cuir la chaleur du métal et fraiser horizontalement à la bonne température pour évacuer correctement le lubrifiant, limiter les copeaux lors des découpes pour ne pas encrasser ses instruments, rester vigilant quand le métal va plier. Il maîtrise tout cela mais ne pourrait pas le décrire à un programmeur de machine tant il a intégré les pensées et les gestes. Et l'ouvrier avance vite, produit peu de rebut, alors que ses voisines voient certaines pièces mal ouvragées rejetées par les scans automatiques sur un tapis annexe. L'homme lance de temps en temps un regard satisfait sur l'écran géant de l'atelier où s'affiche l'efficacité de la production. Le matricule 42, son matricule, domine la liste.

À travailler, des souvenirs remontent. *Cinq pièces à l'heure, un minimum ; ne peut pas se permettre une seule erreur ; mais Saturn V a bien été assemblée à la main ; les services de sécurité vont suspendre ces postes ; l'homme est voué aux tâches intellectuelles, pas aux corvées aisément reproductibles.* Foutaises. Son métier ne se réduit pas à une simple programmation. La moindre action contient une intelligence au travail invisible au profane. Il anticipe l'usure des mèches, s'arc-boute sur le plan pour ne pas forcer sur ses articulations, jauge d'un coup d'œil les rectifications à apporter à un fuselage. Les heures passent, ici, rien à voir avec son emploi au musée de l'industrie. Il oublie le temps, il revit. Au-dessus de lui, un mini-drone aux couleurs de la chaîne Kanal-Histoire volette discrètement.

*

— Commissaire, ici le lieutenant Afanass. Nous avons pu accéder par les passerelles à la toiture de l'atelier. J'ai l'intrus en visuel à travers la verrière. Je pense qu'il s'adonne à un acte de sabotage. Un des robots de montage a été mis hors d'usage. D'ici, l'angle de tir est parfait.

— On se calme, lieutenant. Je vous défends de tenter quoi que ce soit.

— Selon l'article trente-cinq du code des Actifs, monsieur, il est interdit à un Oisif de manipuler un outil de production. Ce malade touche aux coques des futures unités spatiales.

— Je suis sur le point d’entrer dans l’atelier. Alors patientez encore, Afanass. Dans mon dos, Lenny souffle autant que moi. Normal, on cavale depuis tout à l’heure dans ce dédale non configuré pour le passage de l’homme. Ça y est, le dernier sas s’ouvre. Je m’adresse aux deux flics qui nous accompagnent.

— Réglez vos neutraliseurs à la dose minimale.

*

Déjà plusieurs heures que l’ouvrier travaille sans relâche. Ses voisins ignorent l’épuisement. Le robot du poste le plus proche se rapproche imperceptiblement à chaque minute, mais Joseph ne veut pas stopper. Il ne s’arrêtera pas. Il n’est pas revenu pour baisser les bras. Une voix l’interpelle depuis l’entrée de l’atelier, et résonne sur le bardage.

— Vous là-bas, éloignez-vous de ces machines ! Joseph n’écoute pas. La fatigue brouille ses idées. Il imagine Martha qui l’attendra ce soir au retour du boulot. Son voisin est vraiment trop près.

— T’énerve pas, Frossay, tu gagneras pas plus à bosser trop vite. Mais ce n’est pas son collègue qui le frôle.

*

Lorsque le bras mécanique happe le type, Minéa n’appuie pas aussitôt sur la gâchette. Elle sait qu’un peu de spectacle multiplie les vues sur le net. Le robot, implacable, et dont le programme exclu toute présence d’un humain sur le site, ne peut pas comprendre pourquoi la plaque n’est pas conforme. Il presse le vieux corps sur le tapis jusqu’à ce qu’il se plie à l’identique du schéma programmé, puis perce des orifices tous les cinquante centimètres, là où sera serti le fuselage. Quand le lieutenant Afanass juge qu’il est temps, et aussi pour effrayer le commissaire qui gesticule en contrebas, elle dégomme la tête du saboteur. Elle se persuade qu’elle fait cela mieux que des policiers mécaniques, car elle aime son travail. Minéa raffole surtout de sentir l’arme sous ses gants en cuir de veau. Ses gestes sont assurés, précis. Elle sait quand il faut tirer, elle maîtrise tout cela mais ne pourrait pas le décrire à un profane tant elle a incorporé les pensées et les gestes. Le lieutenant Minéa, satisfait, souffle sur le canon de son arme avant de se relever. Voir la bobine du gros commissaire, le visage bouffi maculé de la cervelle du terroriste, elle s’en régale. Un mini-drone logotypé BFM dessine des cercles autour d’elle. Une voix métallique s’en échappe.

— Travailleur Afannas. Fin de la retransmission.

— Comment ça, fin de la transmission. Et que devient l’interview en direct ? Vous pensez à mes fans ? Une minuscule enceinte située sur le fronton de la caméra volante lui répond.

— Votre nombre d’abonnés est en chute constante. Mille déconnexions à la minute.

— Je ne comprends pas.

— Vous venez d’interférer avec le programme phare de la chaîne Kanal-Histoire, intitulé Métiers d’autrefois. Vous êtes limogée pour avoir éliminé un travailleur désorienté, dernier

vestige

représentatif du monde ouvrier versus XX^e siècle.

— Quoi ?

— Nous vous dresserons la liste des postes vacants de second choix. Minéa tourne en cercle autour du drone, indifférente aux jurons poussés par le commissaire en contrebas. Des mois lui seraient nécessaires pour remonter en popularité.

— Et si je refuse ?

— Vous rejoindrez les millions d'Oisifs. Cela vous apporte un logement de cinquante mètres carrés, un revenu social de cinq-cent euros mensuels, trois activités loisirs par jour, et l'accès

gratuit à plus de quinze mille chaînes métier.

De rage, Minéa arrose le drone d'une rafale de son fusil mitrailleur.

— Voilà ma manière de changer de poste !

Né sur l'île de la Réunion, scénariste et narrative designer pour le jeu vidéo depuis 2009, passionné de science-fiction (Ballard, Dick, Priest), c'est donc tout à fait naturel qu'il peaufine son premier roman... de fantasy.

SUBSYMBMATER

Je jette un œil derrière moi dans le couloir du train et c'est partout pareil. Tous les voyageurs sont plongés dans leurs écrans. Toutes les nuques sont pliées. Tous les doigts sont occupés. Personne ne fera attention à moi. Je reprends ma place, côté fenêtre. L'express file à travers la campagne ; dehors, tout ressemble à une traînée de gouache vert sombre. Je sors de ma poche un petit papier argenté dont je retire le chewing-gum. Je le glisse dans ma bouche, l'air de rien ; je m'empêche de regarder autour de moi. Tant pis si l'on m'a vu. Ne pas avoir l'air de douter.

Je mâche. Le goût du sucre se répand entre mes dents. Ma salive déborde, je déglutis. Ma langue pique. C'est toujours la même sensation de plénitude. Le sifflement dans les oreilles. L'impression d'avoir avalé une poignée de fraises acides ramassées dans une forêt dense.

Je craque mes doigts et j'ouvre mon ordinateur. L'écran se rallume et me balance en pleine face un immense tableau avec des colonnes et des lignes remplies de chiffres, de couleurs, de flèches qui montent et qui descendent. Je verrouille le document pour pouvoir l'éditer en paix et je respire calmement. En moins de cinq minutes, les protéines et les enzymes du chewing-gum ont fait leur effet. Par la fenêtre, le paysage se fige lentement. Sans même me pencher, je vois apparaître la tête du train et la cabine du conducteur.

Le *kick* arrive.

Je ne peux plus réellement différencier mon ordinateur et le fauteuil devant moi. Un magazine laissé là par un précédent voyageur m'interpelle et je feuillette ses pages sans même y toucher. Le bord de l'écran s'est affiné pour disparaître. J'ouvre les yeux vers le tableur. Les colonnes s'écartent ou se resserrent. Les lignes s'amenuisent jusqu'à devenir de simples traits d'informations. Je n'ai plus besoin de le lire. Les chiffres sont clairs. Précis. Étonnants.

Le *kick* est là.

Le train me lâche en pleine gare et je suis de près les gens qui s'en échappent. On se porte les uns les autres, par les épaules, par les malles, par les sacs à dos. On se soutient. On partage notre chaleur lorsque l'on passe devant une baie vitrée ouverte par un employé. Paris est gris, rien de bien neuf, mais Paris est froid. Un laveur de carreaux se tient à l'extérieur et nous observe à travers la crasse de son eau savonneuse. Plus loin, je commande un thé dans un distributeur histoire d'accélérer le retour à la réalité. Les pires bad trip se font immergés, noyés dans la masse informe d'humains qui vont ou qui fuient le travail. On est de gros aimants, au fond. Des aimants dans une solution saline. Je secoue la tête, je tente d'échapper aux mauvaises ondes. Les auras des

gens autour de moi vacillent, s'intensifient, se dilatent. Je ne crois pas aux auras, mais mon chewing-gum n'est pas du même avis.

Je vomis du thé en attendant mon métro. Je vomis en arrivant au pied du bureau. Il fume encore quand je le dépose sur le trottoir.

J'ai visé tant bien que mal pour ne pas salir mes chaussures. Je prends l'ascenseur et je rejoins ma tribu.

Nous sommes vingt-cinq à travailler au trentième étage. Le style haussmannien de la façade donne l'impression qu'un esprit malin a étiré l'immeuble sur des proportions délirantes. C'est de la fausse pierre, des faux balcons en fer forgé, des fausses moulures au plafond. On a lustré le parquet de l'entrée et je m'y vois, fugacement, en train de me regarder, surpris. Sans doute décontenancé par cette prise de conscience. Le kick traîne encore. Il doit partir. Je dois le secouer, le faire tomber. Je me sers un peu d'eau à la fontaine. Le gobelet en plastique recyclé crisse sous mes doigts. Je me gargarise, en espérant effacer le goût du chewing-gum et du thé.

Le sifflement dans l'oreille s'arrête. Ma langue retrouve une taille normale. C'est le dernier kick avant d'entrer dans le bureau principal, de saluer mes collègues. Certains comprennent tout de suite, d'autres me trouvent l'air un peu pâle. Je pose mon sac et installe mon ordinateur qui se branche automatiquement à l'écran. Je ressens encore les chiffres, les valeurs, les informations de ce matin. Les datas flottent à la surface de mon esprit, prêtes à être digérées par d'autres à Hong-Kong ou Tokyo ou Washington. Je me pince le nez, je me frotte les joues, je me gratte la peau de la cuisse à travers mon costume gris. Ça fait mal. Je revis un peu.

« Mars, dans mon bureau » s'affiche sur mon écran.

Mon boss m'appelle comme ça parce que j'ai mangé un Mars une fois. Toujours mieux que Potage à la Tomate. Je me lève et je fonce vers son bureau, situé à l'autre bout de l'étage. Les gens arrivent par grappes, je les évite en lançant un pouce qui semble signifier que je suis déjà en retard à une réunion important.

Je toque à la porte.

« Assis. »

J'obéis. Ça fait bien des années que je ne m'insurge plus de rien ici ; les remarques, l'impolitesse, les insultes, les réunions sans fin. Simon ne perd pas de temps puisqu'il en vend : nous analysons des données plus vite que les Indiens, plus vite que les Américains, plus vite que tout le monde.

« La Chine a adoré ton petit coup de ce matin. Ils apprécient quand ils sous-traitent chez nous, ça leur donne l'impression de se venger. »

J'opte pour le sourire de complaisance. Je préfère passer sous silence la panique après la lecture du mail, la prise de chewing-gum dans l'express, le thé vomé.

« Sauf que maintenant les Américains sont un peu à cran. Ils vont se lever d'ici... quatre heures et voudront la même chose. En mieux. »

— Comment ça, en mieux ?

— Tu as eu ce dont tu rêvais. Ils nous demandent de jeter un œil sur le Codem. »

J'opte pour le silence.

« Le Codem, Mars, tu vois ce que ça veut dire ? »

— Oui, ça veut dire beaucoup d'emmerdes.

— Des promotions, surtout. De l'argent. »

Il daigne se lever de son gros fauteuil en cuir et contourne son bureau. Malgré sa mollesse, c'est un homme sec et grand, plutôt musclé. Il donne l'impression de continuellement sortir d'un marathon, avec sa bouche entrouverte et son air essoufflé.

« Des emmerdes, Simon.

— Le Codem, c'est notre outil à tous. Je peux demander à quelqu'un d'autre...

— Mais tu sais que j'ai la meilleure chance de réussir. »

Il est obligé de sourire. Il aime ses employés doués et cyniques.

« Va te boire un café, va prendre l'air et puis prépare-toi. On a un meeting à 16 heures. Le genre de meeting qui fait et défait des carrières.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, toi ? Tu as déjà un bureau et des primes.

— Mars... »

Il semble réellement triste de me voir aussi terre à terre.

« Nous vivons dans une société où l'on ne sait pas jusqu'où vont les ascenseurs. Certains vont au sommet et une fois arrivés là-haut, eh bien ils te proposent d'accéder à la piscine sur le toit. Avec la vue qui va avec.

— Et si je refuse ?

— Il y a aussi des ascenseurs qui descendent au sous-sol. Des souterrains à perte de vue. Des garages à moitié abandonnés. Peut-être même des ruines de parkings gaulois... »

Boire un café. Prendre l'air. Regarder la ville tout autour.

Le Codem était notre pierre de Rosette ; notre moyen de comprendre la langue de la bourse mondiale, du capitalisme global. Nous l'utilisons tous les jours, sans y penser. Demandez à votre voisin de vous expliquer comment fonctionne réellement un moteur à explosion ; pas le concept, non... le processus exact. La nature de la technologie est d'être légèrement au-dessus de nos capacités d'appréhension, sinon nous aurions pu l'imaginer seul. Le Codem est une merveille, mais personne ne peut le pénétrer.

Le Codem a tué et on a tué pour le Codem. S'il n'avait pas été si important, il aurait vu le fichier dans lequel il est enregistré devenir obsolète avec le temps et les versions. Mais il reste le même. Son auteur est un inconnu, sans doute mort dans la pauvreté la plus extrême comme ces grands auteurs du dix-huitième siècle. Le Codem est christique ; ce sont ses apôtres qui ont fait tout le travail. Ils ont répandu sur Terre le Codem secret qu'il a semblé de moins en moins nécessaire de traduire et de comprendre jusqu'au moment où plus personne ne pouvait le faire.

L'arrivée des ampoules et des chewing-gums avait bien évidemment relancé l'intérêt d'un décodage ou au moins d'une analyse plus poussée. Une émission satirique avait, des années plus tôt, ironisé sur le parallèle entre le Codem et la question à la vie, l'univers et tout le reste ; dans les deux cas, la réponse est « 42 ». C'était plus compliqué que ça, bien évidemment. Mais c'était drôle.

Je suis sorti avec mon gobelet, mais sans ma veste chauffante. L'horizon, bouché par de gros nuages noirs, rappelle qu'il peut se mettre en colère quand il veut (il ne le fait plus guère). Les grands immeubles cachent en partie la vue et jettent des ombres délirantes sur la ville. Un vent

glacial fouette la petite terrasse. Je n'ai pas osé dire à Simon que j'ai déjà pris une dose ce matin avant de commencer à travailler. Il ne pouvait pas savoir. Ou bien il l'avait deviné.

Dans tous les cas, il a raison, si quelqu'un peut décrypter le Codem, c'est forcément moi, même si j'ai déjà kické aujourd'hui.

Le début d'une réunion avec des Américains est l'exacte opposée d'une réunion avec des Français ; quelques phrases innocentes, le week-end, la dernière information sur le climat, l'espace, le numérique, la vie. Hypocrites. On tourne autour du pot, on s'échauffe, on se prépare à danser.

Je joue avec le chewing-gum dans ma main, sous la table. J'attends le signal. Les Américains détestent notre drogue, encore moins légale chez eux. Pourtant, ils nous font confiance lorsqu'il s'agit d'analyser. Ils considèrent que nous sommes les meilleurs. Ils ne voudront pas me voir l'ingérer, ils ne voudront pas comprendre ce qu'il se passe. Ils feront comme si de rien n'était. Hypocrites jusqu'au bout.

Je m'essuie le front avant de prendre la parole pour les remercier de leur confiance. Ils nous donnent accès au Codem et ce n'est pas rien. Je tends une main amicale vers eux ; notre table s'étend jusqu'à l'écran où ils sont affichés dans une position similaire, assis dans les mêmes chaises, autour d'un mobilier. On jurerait qu'ils se trouvent dans une pièce attenante.

« Le Codem n'a pas été touché depuis des mois et il semblerait que certains calculs soient plus lents que d'habitude. »

Le type parle avec un français haché, mais mielleux, plein de petites intonations surprenantes. C'est la faute à nos outils de traduction directe. Il explique péniblement que le Codem n'est plus réellement utilisé, que l'on a réussi à le dupliquer, plus ou moins. De temps à autre, des tests sont faits, des comparaisons, des mises en opposition entre le Codem et la copie. Ce sont là que des erreurs commencent à survenir. Soit leur duplicata déconne, et auquel cas ils pensent pouvoir le réparer, soit le Codem est lui-même endommagé ou a été modifié.

« Nous ne savons pas comment ça a pu arriver. »

L'Américain semble peiné par cette information. On lui aurait mis un habit de pape et un sceptre et il aurait été un parfait représentant d'une église engoncée dans une croyance traditionnelle et déconnectée de la réalité. Qui, mais enfin qui avait pu oser toucher à tout ça ? Avant de redonner la parole à un autre analyste, mon double américain en quelque sorte, il accuse les Chinois à demi-mot et regrette profondément que Hong-Kong ne soit pas aussi respectueux que nous. Il prend très à cœur notre amour pour le Codem. Il pense que même si nous sommes athées, nous partageons quelque chose de l'ordre du mystique. Quel abruti.

Nous le remercions et Simon me fait enfin signe.

Je déplie le papier argenté et je découvre une double dose de chewing-gum. Il me jette un petit regard qui semble dire « Un problème, Mars ? » et je ne réponds rien. C'est lui qui me l'a donné juste avant de commencer la réunion. Je glisse les deux bâtonnets sucrés dans ma bouche et je mâche, profitant d'une présentation de Simon. Il a astucieusement attiré l'attention sur une section du dossier, ce qui a provoqué un mouvement de panique : soudain, une demi-douzaine de mecs payés quatre cent mille dollars l'année se jettent sur leurs tablettes et leurs ordinateurs, trimant à trouver la bonne page dans ce fatras numérique.

Les effets classiques arrivent, accompagnés d'une louche de colère et d'angoisse. Il y a la salive, mais aussi le mal de ventre. Il y a la langue endolorie, et les yeux qui piquent. Il y a le sifflement dans les oreilles qui se met à osciller. On dirait qu'une minuscule ambulance fait tour de la rocade de mes cheveux. J'ose à peine parler, je hoche la tête, je me penche sur des documents, je fais mine de comprendre quelque chose alors que je ressens mes tripes qui se nouent et dénouent en accéléré. Un timelapse infâme me secoue.

« Nous vous débloquons l'accès au Codem. On vous rappelle à 18 heures. »

Je tente de me joindre à Simon pour les remercier, mais mes mots n'ont pas beaucoup d'odeur. Ils semblent flétris avant même de quitter mes narines.

« Mars, au boulot. »

Je hoche la tête et je me lève deux fois, chaque fois accompagné par une caméra qui fonce vers moi à toute allure. J'ai chaud, j'aimerais qu'on ouvre les fenêtres. À cette hauteur, aucune ne fonctionne. Ce ne sont pas des fenêtres en réalité, mais des murs transparents, faits de briques invisibles. Quelle idée débile.

« Qu'est-ce que tu m'as donné ?

— Un truc spécial.

— C'est quoi ?

— Ne t'inquiète pas. Ça va t'aider. »

Il me prend par l'épaule et sa main est incroyablement historique. Je suis sûr qu'elle a appartenu à Gengis Khan. J'essaye de lui faire comprendre que je n'aurais pas dû, que ça me fait trois doses en moins de six heures, que c'est à la limite du suicide. Des alarmes s'allument dans ma tête ; je dois me plier à ses ordres, figurativement et littéralement.

« Simon, c'est beaucoup trop fort. »

Il soupire en me voyant me contorsionner.

« Si tu crois ne pas être à la hauteur... »

Je soupire et j'imité sa voix à peine essoufflée.

« Je suis à la hauteur... »

Il me pousse vers un bureau isolé qu'il a préparé pour moi. Un ordinateur déconnecté d'Internet vient de recevoir une copie du Codem. C'est un vieux fichier Excel, avec le vieux logo, la vieille extension. Je perçois une bouffée de mélancolie. Les gens qui ont travaillé sur ce format de fichier sont morts depuis des décennies. Leurs noms doivent être cachés quelque part dans les données du logiciel. Je tente de ne plus y penser. Le paysage par la fenêtre ralentit et je vois enfin que le vert sombre provient des fermes et des arbres et des étangs. L'express vient de rater la gare.

Simon m'assoit devant le Codem, fait fermer les rideaux et repousse les curieux. Ils se sont amassés sans prévenir derrière moi. Je tente de leur dire que c'est comme ça qu'on commence un *bad trip*, mais nous sommes bientôt que deux dans la pièce.

Je *kick*. Terriblement fort. Il me faut un tableur, vite.

Je clique sur le fichier et je l'ouvre. L'ordinateur est un vieux modèle. Son disque dur fait un bruit de ressort qu'on remonte. Le tableau apparaît devant moi et c'est un choc. Les colonnes remplacent les lignes, et les lignes s'échangent avec les colonnes. C'est un document d'un autre temps ; c'est ouvrir une Bible après avoir toujours lu sur Kindle, c'est voir un désert après avoir

grandi dans une forêt. Je parcours les cases à la souris, mais elles restent muettes, illisibles. Je ne déchiffre rien. Je ne fractionne rien. Et puis une zone s'illumine en rouge.

« Elle a été modifiée. »

C'est évident. Je vois un homme blanc d'une quarantaine d'années. Il porte une petite moustache très à la mode et un costume gris très chic. Il a été jeune et beau, mais il a vieilli artificiellement sous les lumières des écrans d'ordinateur. Il a passé des heures au téléphone à vendre et à acheter. Son oreille droite est plus écrasée que la gauche. Il a changé le tableau il y a quelques mois. Il est mort maintenant. Tué par sa maîtresse.

« Et je vois un bateau. Et je vois un pistolet. Je vois un sac de sable...

— Mars, on s'en branle de qui a touché quoi. On veut que tu le répare. Tu peux faire ça ? »

Je ne peux pas tourner la tête tant le tableau m'hypnotise. Cette case en particulier sent l'iode de la mer et le fer du sang. Le sol se dérobe sous mes pieds. Il doit me rester environ dix minutes de kick avant que les effets ne s'estompent...

« Allez, Mars. Concentre-toi. »

Je ricane. Je ne peux pas davantage me concentrer ; je suis devenu le tableau. Je suis un vieux fichier Excel. Je suis sous un vieux format. Je suis une extension dépassée et oubliée et laissée pour compte. Cet homme voulait maquiller une perte. Il a eu accès au Codem. Il a eu le droit de le modifier.

Je prends du recul. D'autres cases sont illuminées ; des couleurs plus courtes, plus pastel, moins chocolatées. Quelqu'un a bidouillé ce tableau et il est devenu illisible et sale et brouillon et puant. Ce n'est pas un bon tableau. Ce ne sont pas les bonnes couleurs.

Je marche jusqu'à toucher le mur derrière moi. L'ordinateur doit être à cinq mètres, mais je peux toujours le lire. Il y a une faute sur une virgule en AR41. Il y a un mauvais formatage deux cases plus bas. Je le murmure à Simon, qui prend note. Il m'encourage. Il me dit d'insister. Son after-shave empeste la pièce. Je me promets de le lui dire dès que possible.

Je continue à naviguer dans le tableau. Certaines zones me sautent au visage, me pincent. Je ressens de la peur pour certains chiffres ; j'ai faim en lisant certaines colonnes. Jamais un kick ne m'avait fait ça.

« Votre after-shave pue. »

Simon ne dit rien.

« Il n'y a pas d'erreurs avec le Codem.

— Comment ça ?

— Tout est erroné en fait. Il a été utilisé, encore et encore.

— Qu'est-ce que tu peux faire ? On peut le corriger ? »

Je m'avance et je caresse l'écran du pouce. Il a pris la forme d'un gigantesque chien en train de mourir. Il faut le piquer. J'ouvre une ligne de commande et je tape ce qu'il faut. Simon lit par-dessus mon épaule et ne déchiffre pas. J'écris directement dans la langue du Codem. Je parle le Codem.

« Mais qu'est-ce que tu fous, Mars ?

— Il faut tout détruire. »

J'appuie sur Entrée. Tout devient noir. Et tout sent de nouveau l'iode. J'entends le ressac de la mer, le clapotis des vagues contre la coque d'un trimaran.

Je suis viré et dans la minute suivante, je suis réembauché directement par la branche de New York. Je prendrai un avion demain. D'ici là, je peux rentrer chez moi. Simon est promu. Son assistant aussi. Et sa coiffeuse sans doute. Moi je change de pays, de bureau, de vie. Je vais m'occuper du Codem. Le chérir. Le protéger. Le choyer. Empêcher les ennemis du capitalisme de s'en approcher ; et par ennemi du capitalisme, il faut comprendre les traders, les actionnaires, les patrons, les entrepreneurs ; il faut deviner que ceux au plus près du système sont les plus à même à en profiter et à en faire profiter les autres. Le Codem était cassé. Je l'ai nettoyé. En remontant à l'origine du Codem. En retrouvant la langue initiale. *méh₂tēr, devenu मातृ, devenu μήτηρ, devenu mater, devenu mère, et bien sûr l'inverse.

Planqué entre les lignes, il y avait les autres lignes, celles qui sont masquées, celles qui ont été effacées. Dans un souci de sécurité ou alors à la suite d'un oubli idiot, les développeurs du format d'origine ont laissé l'historique en dur dans le Codem. Comme si entre chaque lettre du mot « mère » se cachait vingt mille ans de variantes, de variations, de variables.

L'outil le plus important de nos vies nous dépasse. On a tué pour lui et il a tué. Le Codem aurait presque pu nous être offert par les Dieux ou une race extra-terrestre. Ils nous ont donné une technologie qui va plus loin que nous. Nous ne sommes pas capables de la concevoir.

Dans le train qui me ramène chez moi, mon voisin croit que je ne l'ai pas vu briser une petite ampoule entre ses doigts et la sniffer. Il lance un jeu vidéo sur sa console. Il a quinze ans. Il pourra être un bon analyste dans dix ans. Il sera mort dans vingt. Il deviendra un chewing-gum dans trente. Il reviendra à la vie dans quarante. Comme moi. Comme le Codem.

Auteur amateur pour le plaisir d'écrire, il a toujours eu le goût de la création au détour d'une idée ou d'une inspiration soudaine. Il aime à porter sur le papier les histoires originales, les émotions fortes et l'humour absurde teinté parfois d'ironie. Rédacteur de news, d'articles puis rédacteur en chef bénévole d'un site internet dédié à l'animation japonaise, c'est en prenant sa « retraite » au sein de ce dernier que l'envie de reprendre et partager l'écriture lui est revenue. Le bonheur d'offrir des moments de plaisir aux lecteurs reste sa principale motivation.

LE BOUTON®

Assise dans son canapé, elle regarde la télévision en buvant son café. Elle ne regrette pas sa nouvelle cafetière, il ne lui manquait plus que ce modèle pour parfaire sa panoplie complète de domotique.

Les publicités passées, son programme reprend. Le son du jingle de son émission de reportage résonne dans le salon puis la voix-off annonce :

« Notre sujet aujourd'hui, l'essor de ce qui a changé nos vies professionnelles puis personnelles : Le Bouton®, compte rendu d'une invention révolutionnaire.

Tout le monde aujourd'hui connaît le Bouton®. Personne ne peut concevoir de s'en passer et pourtant ses débuts n'ont pas été une mince affaire. C'est en 2016 que le Bouton® est apparu résolvant enfin un long conflit entre nouvelles technologies de transport et législation. En effet à cette époque, les transports en commun autonomes tel que les trains, trams, taxis et bus ne demandaient qu'à se répandre dans nos villes et pays mais il était difficile de pouvoir encadrer cela par des lois. Les responsabilités, la non-présence d'êtres humains aux commandes, les risques, tout était sujet à débats et controverses.

Bien que des milliers d'essais grandeurs natures sans aucunes anicroches aient été faits, il était impensable pour un gouvernement d'autoriser la libre circulation de la totalité de ces véhicules autonomes.

C'est en France que le Bouton® est né. Lorsqu'une start-up a eu la géniale idée de proposer le concept en s'associant aux collectivités locales afin d'imposer la présence d'un chauffeur d'un nouveau genre.

Si tout devait être automatisé mais que l'état craignait une absence humaine, pourquoi ne pas placer une personne dans la cabine de pilotage dans le seul but d'appuyer sur un objet spécial : le Bouton®. Ainsi, à chaque arrêt, pour atteindre le suivant, le technicien d'aide à la circulation appuie sur le Bouton® et le véhicule se déplace jusqu'à sa prochaine destination. Une idée tellement simple qu'elle s'est immédiatement propagé dans tous les projets. Pour chaque véhicule, son technicien chargé d'appuyer sur le Bouton® spécialement programmé pour l'occasion.

Nous rencontrons Thierry, l'un de ces conducteurs d'un nouveau genre :

– Alors Thierry comment ça marche ?

– Bah c'est pas dur, quand tout le monde est monté, j'appuie sur le Bouton® et hop on s'en va au prochain arrêt.

– Incroyable ! Mais que faites-vous pour arrêter le véhicule ?

– Euh rien... Il est tout bardé de capteur alors il accélère, freine et s'arrête tout seul. Là moi j'ai rien à faire.

– Mais pour repartir il a besoin de vous ?

– Voilà c'est ça, c'est moi qui commande, si j'appuie pas sur le Bouton® ben personne ne va nulle part.

– Un système bien sécurisé par votre présence mon cher Thierry.

Très vite, le Bouton® a gagné tous les transports. Dans les taxis, le client monte, annonce son trajet à l'ordinateur de bord qui prépare tout et quand le trajet est programmé, son technicien appuie sur le Bouton®. Mais il était bien évident que ce succès n'en resterait pas là.

La Button Corp. ©, l'entreprise à l'origine de cet appareil incroyable, a décidé d'investir tout le secteur industriel. En effet, le monde ouvrier a connu sa grande révolution. Finie l'époque où des centaines d'ouvriers répétaient les mêmes gestes sans fin. Aujourd'hui, ils appuient tous sur le Bouton® et les machines les réalisent. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le Bouton® a résolu le conflit latent entre les ouvriers et les machines. Avant les machines travaillaient seules, maintenant elles ont toutes des techniciens qui appuient sur le Bouton® pour lancer leur travail. Évidemment, il a fallu que les ouvriers s'adaptent à cette nouvelle façon de faire très technique. Certains ouvriers très qualifiés ont parfois trois voire quatre boîtiers différents pour appuyer sur le Bouton® de la bonne machine. En très haute technicité, le nombre de Bouton® peut aller jusqu'à 10 !

Après les transports en commun, les usines, ce sont les transports routiers qui ont vu leur monde se transformer. Moins de bouchons, moins d'accidents et cela tout simplement en appuyant sur le Bouton®. Ce procédé fabuleux a gagné ses galons grâce à cette révolution et aujourd'hui on le retrouve dans presque tous les secteurs : le médical, la gestion, l'hôtellerie, le commerce... La liste est sans fin. Ce qui fût incroyable c'est que grâce à lui de nombreux métiers sont devenus accessibles au plus grand nombre sans avoir besoin de faire des études très longues et souvent coûteuses. Presque toutes les reconversions sont possibles et plus personne n'a besoin de formation complexe pour appuyer sur le Bouton®.

Retrouvons Stéphanie qui vient d'ouvrir un restaurant en achetant la dernière version du Bouton® spéciale Brasserie :

– Alors Stéphanie comment vous est venu cette idée d'une brasserie ?

– Eh bien j'avais envie de changer de métier mais j'hésitais beaucoup voyez-vous. Il y avait pas mal de version du Bouton® pour les restaurants mais je souhaitais avoir une ambiance plus brasserie alors quand le Bouton Brasserie® est sorti, j'ai pas hésité.

– Justement Stéphanie comment cela marche exactement ?

– Alors vous voyez dans un premier temps je présente la carte au client, puis celui-ci annonce dans le micro ce qu'il prend. Alors je me rends dans la cuisine, j'appuie sur le Bouton® et le plat sort tout prêt.

– Vraiment sensationnel ! Il ne vous reste plus qu'à l'apporter alors ?

– Oui c'est ça mais je pense très vite investir dans un Bouton Service®.

– Une vraie business woman Stéphanie, vous n'en êtes pas à votre coup d'essai n'est-ce pas ?

– Oui c'est vrai qu'après avoir été peintre, avocate et chirurgienne en me servant d'un Bouton®, j'avais envie d'un nouvel espace de création.

– Merci Stéphanie.

Vous l'aurez compris, le Bouton® offre aujourd'hui à des milliers de personnes des emplois divers et variés. Il a été le catalyseur social d'une certaine harmonie de notre société car aujourd'hui même notre président appuie sur le Bouton Résolution Président® plutôt que de prendre une décision de lui-même devant un problème. Il en va de même avec nos ministres et autres membres du gouvernement utilisant cette fabuleuse technologie.

Le Bouton® n'a pas fini de faire parler de lui car son prochain concept est sur les rails.

Ce reportage a été réalisé grâce au Bouton Reportage® et nous tenons à remercier la Button Corp. © pour son aide précieuse. »

Elle éteint la télévision en appuyant sur le Bouton® et se lève de son canapé. C'est vrai ils ont raison, cela a tout changé dans le monde. Aujourd'hui, quand on voit tout ce qui peut être commandé par le Bouton® cela donne le tournis. L'annonce du tout dernier modèle aux informations aujourd'hui a fait beaucoup de bruit. Elle est fatiguée. Sa journée a été longue et elle commence à en avoir assez de son travail. Elle a trois Bouton® sur son bureau au secrétariat alors qu'elle ne touche même pas la prime de technicité. Son patron lui a promis d'investir dans le Bouton Secrétariat® afin de les remplacer mais il tarde à le faire. Elle se demande si elle ne devrait pas démissionner et reprendre son ancien travail de concepteur d'avion. Là au moins, elle n'avait pas toute cette pression avec autant de Bouton® sous sa responsabilité. Son mari ne devrait plus tarder maintenant. Il gagne très bien sa vie grâce à son cabinet de Gynécologue/Conseiller financier/Agent d'entretien. Il l'impressionne beaucoup avec son bureau contenant pas moins de douze Bouton®. Il faisait partie de cette élite qui a les capacités d'appuyer sur autant de boîtiers que ça.

Elle arrive dans sa cuisine et dépose sa tasse près du lave-vaisselle. Elle appuie sur le Bouton Cuisine® qui préparera le repas et mettra la table. Elle se dirige alors vers la salle de bains, en se déshabillant en chemin. Une fois arrivée à destination, elle appuie sur le Bouton Douche® pour se laver. Un ancien modèle qu'elle a l'intention de remplacer par un modèle plus cosy : le Bouton Douche et Bains®.

La porte s'ouvre, il rentre du travail, exténué d'avoir appuyé autant de fois aujourd'hui. Il la croise dans le salon en passant, lui dépose un baiser et file se changer pour enfiler une tenue plus décontractée. À son retour au salon, elle lui tend un verre de vin. Il s'en saisit et trinque avec elle. Dans leur échange de regard, il se met à sourire et dit :

- Oh toi, tu as les mêmes yeux que lorsque tu veux appuyer sur le Bouton Sexe®
- Ce n'est pas faux, j'ai eu une dure journée aussi, j'aimerais finir cette dernière par une bonne touche de plaisir.
- Après le repas ce sera avec joie, je peux appuyer moi-même si tu veux.
- Oh tu es un amour... Es-ce que tu as vu les infos aujourd'hui ?
- Oui je les ai entendus dans le taxi qui m'a ramené ce soir, pourquoi ?
- Dis, tu voudrais pas qu'on s'achète le Bouton Enfant® ?

Annaïg Plassard est née en 1984 à Brest. Après 5 ans aux éditions Glénat comme conceptrice-rédactrice, elle rejoint l'équipe nantaise du magazine de bandes dessinées numérique « Professeur Cyclope ». Elle a signé avec Jérôme d'Aviau «Samedi soir, dimanche matin», publié en 2012 chez BookBeo, et a travaillé avec Nicolas Barberon sur le livre «De lignes en ligne, l'art discret du croquis de métro», tiré du site du même nom. Depuis fin 2015, elle écrit des histoires destinées à devenir de beaux albums jeunesse ou des bandes dessinées.

LE DOMAINE DES PRIERES

Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas écrit. Et encore plus longtemps que je n'ai pas écrit à la main. Il n'est pas épais ce carnet que l'on m'a gentiment donné, un carnet avec des lignes comme à l'école. Tant pis, j'aviserais quand il se terminera. J'avais un stylo dans mon sac, heureusement que j'y ai pensé en partant de chez moi, un miracle que j'y aie pensé et qu'il soit encore dans mes maigres affaires. D'ici la fin de ce carnet, d'ici la fin de mon stylo, je peux faire un peu de tri dans ma tête, dans ma tête folle posée sur mon corps douloureux.

Je ne sais plus trop où est le haut le bas le bien le mal la normalité le dérèglement les gentils les méchants. Nous sommes en mars je crois, année 2036. Je dois être quelque part dans la campagne autour de Nantes, dans un village enclos par des sortes de remparts. Par miracle on m'y a acceptée. Je devais avoir une allure inquiétante, je devais avoir l'air mal. J'étais mal, je suis mal. Ça me fait pleurer de me le dire, de me l'écrire, de me le formuler ce soir : ça va mal, je vais mal, tout va mal. Mais je crois sentir que je suis enfin en sécurité. Pleurer enfin m'a fait du bien, je vais déjà dormir.

Difficile d'avoir de l'intimité, impossible d'avoir du temps pour moi, mais je suis en sécurité, je crois. Je dors sur un lit de camp dans une grande salle. Ici ils ont de l'eau, en quantité limitée, mais que l'on peut boire et avec laquelle on peut se laver. Je n'ai pas vu beaucoup de monde. Une poignée de nouveaux comme moi, et 2 ou 3 personnes d'ici qui s'occupent de nous. Nous avons passé quelques tests médicaux, sans doute pour vérifier que nous avons échappé aux dernières épidémies. J'étais surprise qu'ils aient du matériel médical. Ces gens paraissent moins sur les dents qu'en dehors. Pas non plus aussi « normaux » qu'avant, évidemment. C'est fou la vitesse avec laquelle tout ce que l'on considérait comme normal a été remplacé par un nouveau paradigme chaotique...

Toujours besoin de dormir, toujours le corps et le cœur douloureux, mais envie d'écrire pour ne plus être prise dans le flux sans rien en comprendre. La lumière se coupe bientôt je crois, il semble que

Je me suis trompée, nous ne sommes pas tout à fait près de Nantes mais plus au nord, au bord du golfe du Morbihan, près de la petite ville de Billiers. De toute façon, je ne savais pas où j'allais, je suivais les on-dit des compagnons de voyage et des gens croisés. J'étais égarée par la douleur, animée par la peur du danger, je poursuivais mon espoir de trouver un abri. L'endroit s'appelle « le Domaine des Prières ». Si j'avais encore de la foi, je dirais que mes prières se sont exaucées. Trop tard. Si j'avais encore de l'humour, j'en rirais peut-être.

Je ne comprends pas combien de temps la lumière reste allumée le soir, jusqu'à quelle heure je vais pouvoir écrire. C'est un peu anxiogène mais mieux que rien évidemment. Je me demande même comment ils font pour avoir de l'électricité ici alors qu'il n'y en a presque plus nulle part. Je me renseignerai.

J'ai à nouveau été réveillée tôt, ai participé à la vie de la communauté, partagé leurs repas. C'est miraculeux, ils font 3 repas par jour. Pas opulents, mais ça ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. C'est bien organisé, à tendance stricte : on ne me demande pas si je préfère bêcher le potager, éplucher les légumes ou passer le balai. Ce fut bêchage pour moi. Soit. On m'a dit que j'aurai peut-être une chambre à moi quelque part dans le village, dans une des maisons partagées. Soit. Il me faudra attendre un conseil de la communauté du Domaine, prévu dans une dizaine de jours, où ils font le point sur les rôles encore utiles au groupe et intègrent les nouveaux arrivants... s'ils leur sont utiles. Si j'ai bien compris, les tâches simples comme le bêchage ou l'épluchage, effectuées sous les ordres de « cadres », sont réservées aux nouveaux comme moi.

Difficile d'évaluer combien ils sont, mais même 100150 personnes, ça représente tout un tas de biens et de services à fournir quotidiennement, et ça s'organise sans doute scrupuleusement pour tenir bon. Je me demande comment tout cela est pensé, comment ça a pu fonctionner et ne pas être envahi par le dehors.

Réfléchir à ce qui se passe autour de moi m'empêche de penser à ce qui s'est passé avant. Avant : j'ai fui, j'ai couru, j'ai d'abord perdu tout ce à quoi je croyais tenir, puis j'ai perdu ceux à qui je tenais vraiment. Puis j'ai couru encore pour garder ma vie sauve. Puis je suis ici. Évidemment je pleure en écrivant ceci. Pleurer me fait du bien, c'est raviver la souffrance mais c'est me souvenir de l'amour. C'est me prouver que je suis en vie, et pas seulement mon corps. Mais quelle vie ? Pour combien de temps ?

La lumière s'éteint une heure après le coucher du soleil. Il y a peu de montres et d'horloges qui ont encore des piles, mais je crois que je peux vite prendre le pli sans avoir l'heure. Les nuits sont difficiles, il fait si chaud. Mais au sein de ces remparts, dans cette communauté organisée, ce climat déréglé est moins inquiétant que dehors. De toute façon, tout est mieux que dehors.

Les tâches de la journée varient peu. Lorsque la météo est suffisamment clémente, on prépare la terre pour les semis, on sème. Il semble y avoir pas mal de terre dans le domaine. Des serres, même si elles sont moins nécessaires depuis une vingtaine d'années, tant les températures ont

augmenté. Je ne sais même pas ce qui pousse, de nos jours, à cette latitude. La mer est à nos portes. Je me suis fait la réflexion qu'il y a une trentaine d'années, la mer devait être à quelques kilomètres. Sans doute que dans quelque temps le domaine sera englouti, et ça, les remparts n'y pourront rien. Mais il est trop tôt pour m'en soucier. Maintenant que j'ai un endroit pour me reposer, m'abriter, manger, j'aimerais m'assurer de pouvoir rester. Tout plutôt que de revivre ces derniers mois, à courir les routes, les forêts, les zones commerciales désertées. Ici dans ce carnet j'essaie de me focaliser sur le présent ou sur le futur proche. Repenser aux horreurs vécues me terrorise et me hante bien assez lorsque je lâche le carnet et le stylo et que j'essaie de trouver le sommeil. Je préfère ne pas penser non plus au futur plus lointain. Rester dans le présent.

Je sympathise avec quelques personnes. Notamment avec le couple grâce à qui je suis là : Judy et Bastien. Je me rappelle d'une époque où on se demandait « tu fais quoi dans la vie ? ». Repenser à ça ne me fait même pas sourire. Bien sûr, ici, ça n'a plus de sens. On sait ce qu'on fait dans la vie : on fuit nos villes à feu et à sang, on cherche un endroit où survivre, on sauve notre pauvre peau, on pleure nos morts. Eux au moins ils sont deux. Ils viennent de Nantes. Ils m'ont raconté qu'ils ont cru pouvoir y rester, y survivre, malgré le manque de nourriture, malgré l'insécurité, malgré l'eau partout. Ils tenaient grâce à un réseau de distribution de fruits et légumes alimenté par le bassin vendéen. Et puis comme ils vivaient depuis toujours dans cette ville, ils y avaient des tonnes d'amis et de famille, l'entraide fonctionnait encore. Ils sont partis quand une milice a fait main basse sur le réseau d'alimentation. Mais aussi parce qu'une rumeur montait que la grande tour du centre-ville risquait de s'effondrer. Ils ont eu raison, la tour s'est effondrée, nous a-t-on rapporté. Eux connaissaient l'existence du Domaine des Prières, les parents de Bastien sont ici. Ce fut également mon aubaine. Je leur ai raconté quelques éléments sur moi, pas trop, pas envie de m'effondrer devant eux. Que je venais de Paris, à pied, que j'avais marché longtemps. Qu'à Paris et sur les routes j'avais vu des trucs merdiques. Que j'avais quitté la ville parce qu'on n'avait plus d'espoir d'y trouver à manger, que la violence devenait insoutenable, qu'on parlait sans cesse des épidémies. Que j'avais une famille. Que je ne l'ai plus. La lumière va s'éteindre, c'est dommage, je vais devoir essayer de dormir

Les remparts me rassurent. Dehors, tout le monde cherche à se nourrir, à survivre, à n'importe quel prix.

Depuis que nos vies se sont effondrées, j'ai vu des moments d'entraide incroyables. Des gens qui n'avaient rien à gagner à en aider d'autres, qui l'ont fait malgré tout. Des humains qui pensent qu'ils ont tout intérêt à chercher des solutions ensemble en petits groupes plutôt de se retourner les uns contre les autres. Seulement dans ce nouveau monde dérégulé, effondré, et sans énergie, on est vite retournés à la loi du plus fort. Ceux qui n'osent pas utiliser la violence ne font pas long feu. J'ai eu la chance de pouvoir venir me réfugier ici grâce à Judy et Bastien, qui ont bien voulu m'inclure avec eux. Peut-être aussi grâce à un moment de pitié des membres de la communauté

qui géraient le passage au moment où je me suis présentée... J'ai bien compris que la survie ou la mort ne tiennent pas à grand-chose, de nos jours. D'autres se sont fait refouler violemment, comme je l'ai été d'autres lieux où l'on ne voulait pas de moi, comme ces réfugiés que je voyais autrefois à la télévision.

L'autre personne avec qui je discute, c'est la femme qui nous encadre le plus souvent, Annie. Je suis l'une des plus anciennes de ce groupe de nouveaux, ce qui m'a mise assez à l'aise pour oser lui poser des questions lors du repas de ce midi. Ma première question c'était l'électricité : elle vient principalement des algues.

Depuis l'effondrement de l'économie, depuis que nos supermarchés sont aussi vides que les caisses de l'état, on ne pourrait plus fabriquer l'infrastructure nécessaire pour transformer de la biomasse en énergie. Mais le secret du domaine, c'est qu'ils y ont pensé avant tout ce bordel... Vers 2016, ils ont créé une communauté qui se voulait autonome, en pensant à l'avenir catastrophique qui se dessinait. D'où la production d'énergie, d'où les potagers. Les remparts sont venus après.

À cette époque, moi, je rêvais de quoi ? De faire un emprunt pour acheter une baraque, sans doute, de partir au ski ou d'être en CDI.

Annie m'a dit qu'elle me ferait faire un tour, à l'occasion. Je n'ai pas vraiment le temps ni l'envie de me balader seule dans le domaine. Ici on sent vite qu'il vaut mieux rester dans le cadre. Je me demande si c'était aussi strict et organisé quand ils ont créé le lieu il y a vingt ans. J'imagine qu'il devait y avoir de la joie, des fêtes, des enfants. Il semble y avoir quelques enfants, mais il n'y a pas de joie.

J'attends ce conseil pour être mieux intégrée, pour avoir un endroit plus intime où dormir. Me réparer, reprendre une forme de vie.

On m'a donné un formulaire à remplir. Équivalent de la question « vous faites quoi dans la vie ? ». Mes compétences, mes diplômes, mes anciens jobs. Une angoisse me vient, une angoisse que j'ai depuis que je sens que ma vie va s'effondrer. Je ne sais rien faire. Je veux dire : je ne sais rien faire d'utile. J'ai eu un diplôme dans une école de commerce, j'ai été consultante, ça me rapportait beaucoup d'argent. Quand on a senti que notre pays, notre économie, notre état, notre confort, notre sécurité, allaient probablement s'effondrer comme les autres, j'ai réalisé que je ne savais pas faire de choses fondamentalement utiles pour nourrir ma famille. Je sais éplucher des pommes de terre, mais je ne sais pas comment les faire pousser. Je ne sais pas soigner quelqu'un, construire un mur, isoler un toit, fabriquer de l'électricité avec des algues, réparer des objets...

Tout s'est écroulé, on a dû fuir, et j'ai oublié cette peur, remplacée par d'autres plus immédiates. Elle revient maintenant.

Avant l'effondrement, Bastien travaillait comme développeur web. Les écrans qui étaient au centre de nos vies existent toujours, mais ils sont tous éteints. Sauf peut-être dans quelques bulles de richissimes privilégiés où l'ancien monde survit sous perfusion. J'ai bien vu quelques voitures, vitres teintées et sans doute blindées, sur les routes où j'errais à pied. Judith était illustratrice. Ils

ne servent à rien non plus. Quelque part, ça me rassure, je ne suis pas la seule. Que vont-ils faire de nous ? Vont-ils nous faire une place, vont-ils nous dire de repartir ?

J'ai pensé des tas de fois quitter mon boulot et apprendre autre chose. Quand j'en avais vraiment marre : du métro, de mon boss, du rythme à la con. Je disais à Jérôme que j'avais envie d'arrêter, pour ralentir, pour cuisiner, m'occuper des enfants, lire, apprendre à m'occuper des plantes. On en discutait dans le noir, dans notre lit. Ou alors peut-être que j'en parlais dans le noir et qu'il dormait déjà. Quoi qu'il en soit, le lendemain, tout reprenait comme avant. Comme tout ce qu'on a subi avant l'effondrement : les crises économiques, les scandales de corruption, les attentats, les vagues d'immigration, les inégalités, l'exploitation, les signes que le climat se déréglaient. On s'est dit tant de fois « plus jamais ça », et tout reprenait comme avant. Que ce soit pour moi ou pour tout ce monde qui allait à toute vitesse, je sentais une épée de Damoclès. Au fond de moi, je crois qu'il y avait la question : « jusqu'à quand ? ». Si je suis tout à fait honnête, je ne me souviens pas très nettement si j'avais cette question en moi à cette époque... Peut-être que je me sens si stupide de n'avoir rien anticipé que je me prête une intuition que je n'ai pas vraiment eue... En même temps, qu'aurais-je pu faire ? Peut-être mettre ma famille à l'abri entre de grands murs, comme là où je suis maintenant. Penser à tout cela me fait trop souffrir, je devrais rester dans le présent.

Sur mon stylo il est écrit SYNECOR. C'est le nom de la boîte qui m'embauchait, avant. Ça remplissait ma vie. Ça me fait rire jaune, parce que c'est typiquement le nom de boîte qui sonne « World Company ». Sans parler du nom de ma fonction. « Consultante en quoi ? », me demandait-on parfois courageusement. Qui voudrait me consulter maintenant ? Je ne sais foutrement rien. Je suis un abîme d'ignorance. Je n'ai même pas su correctement prendre soin de mes enfants, de mon mari, sinon ils seraient ici avec moi, à l'abri.

J'aimerais bien ne plus revoir ce stylo, mais ce n'est plus comme avant, je ne peux pas me permettre de jeter un objet utile, car je ne suis pas certaine d'en avoir un autre en remplacement.

J'ai finalement réussi à gratter ce nom qui me rappelle trop mon ancienne vie. Je suis amère et j'ai peur, car le conseil approche et je ne sais pas s'il y aura une place pour moi, ici. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Dehors je ne survivrai pas. Ça vaut peut-être mieux, mais il est difficile de se résoudre à sa propre disparition.

Lorsque Bastien s'est fait licencier de son travail de développeur, il a visiblement passé son temps à réparer les objets de son immeuble. Quant à Judy, elle sait aussi dessiner des plans, qui seront utiles à la communauté pour reconstruire le Domaine plus loin de la côte, à l'abri de la montée des eaux. Lorsque mon tour est venu d'être présentée à tous, j'ai compris pourquoi ils m'avaient laissée entrer aussi facilement. Je vais pouvoir moi aussi leur être utile. Les femmes peuvent

rester dans la communauté si elles acceptent d'être stérilisées. Sauf quelques unes chez qui tout fonctionne encore correctement, et qui ne feront pas défaut à un autre poste utile. Je vais être mère, pour eux. Je vais être à nouveau mère, mais je ne choisirai pas le ou les pères et je n'élèverai pas ces enfants. C'est ça, ou je n'aurai pas ma place dans le Domaine des Prières. J'ai quelques jours pour réfléchir.

Si j'avais fait partie des premiers habitants de cette communauté, j'aurais pu y vivre avec mon époux et nos enfants. Entre les murs de ces remparts, mais relativement en sécurité, en bonne santé et avec des chances de construire un avenir. Je pense beaucoup à cela. Comment ces gens ont senti ce qui allait se passer, et surtout, comment ont-ils su réagir de manière aussi appropriée ?

Mon mari et moi aurions-nous pu suivre cette même voie ? Sans doute y a-t-il une part de chance qui ne s'est pas présentée à nous ! Ce sont des questions douloureuses, car ce n'est pas le chemin que nous avons pris quoiqu'il en soit, et je me retrouve à faire ce choix impossible.

J'ai pu marcher dans le domaine. J'ai vu les services de sécurité chasser les intrus, renforcer les remparts.

S'il est difficile d'accepter l'idée de sa propre mort, il est également très difficile d'envisager la peur, la souffrance, la douleur, la faim, le froid, la maladie, la violence. Et c'est ce qui m'attend dehors.

Ce qui rend sa propre disparition difficile, c'est également l'idée qu'il n'y aura pas d'après, l'idée de la disparition de tout ce qu'on a connu, l'absence totale d'espoir. Mes enfants ont été emportés dans l'ouragan qui a dévasté nos vies, le père que j'avais choisi pour mes enfants a disparu lui aussi. Dans ce monde où les humains ont détruit leurs propres conditions de vie, toute notion d'espoir pour les générations futures semble vaine. Ici, il y aura peut-être un après. Peut-être que quelque chose pourra se reconstruire, en partie grâce à ce que je vais porter.

Ce cahier est loin d'être terminé, mais je vais cesser de l'utiliser. Il m'aide à être clairvoyante, mais je n'ai aucune envie de l'être à présent.

Pomodoro

La tomate est originaire des régions andines côtières du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud (Colombie, Équateur, Pérou, Nord du Chili). C'est en effet seulement dans ces régions qu'on a retrouvé des plantes spontanées de diverses espèces de l'ancien genre *Lycopersicon*, notamment *Solanum lycopersicum* cerasiforme, la tomate cerise. Cette dernière est actuellement répandue dans toutes les régions tropicales du globe mais il s'agit d'introductions récentes.

DANS UNE MER DE NOIR

L'ambiance est morne. Glauque. Sordide, voire morbide. Je ne vois pas d'autres mots. On dirait la salle d'attente d'un cabinet d'oncologie normand, dans les mois qui ont suivi « l'accident » sur le chantier de la centrale... On est tous là, assis, les un à côté des autres, face à ce fichu écran, attendant d'y voir apparaître son numéro d'allocataire, sous le regard robotisé et pas franchement sécurisant des molosses de la Sécurité. Ah, c'est mon tour, guichet 4.

Je me dirige vers le vigile, qui me palpe pour la seconde fois. À Strasbourg, le mois dernier, un type a bu un litre d'essence avant d'entrer dans l'agence PGI, puis il a allumé une cigarette dans la salle d'attente. Ça a dû les mettre un peu mal à l'aise : j'ai déjà vidé mes poches à l'entrée, et c'était le même type qui s'était occupé de me fouiller. Je ne peux pas en être sûr, avec la cagoule, mais je pense que c'est aussi celui qui m'a viré, il y a quelques semaines. Les guichets entourent la salle d'attente de sorte que l'on n'est jamais seul avec les « conseillers ». Si le ton monte un peu, la Sécurité prend les devants et expulse l'allocataire turbulent avec toute la délicatesse de leur profession. J'en ai encore mal aux côtes. Le vigile a pris son temps, secouant mes vêtements sans ménagement, puis il me bouscule en direction du guichet où je suis attendu, accompagné d'un « Dépêche, y en a qui bossent ! ».

– Surtout, prenez votre temps, Numéro 728EH9012, après tout, vous êtes, comme qui dirait, en vacances, non ?

Derrière la vitre pare-balles, je regarde le visage fatigué de la conseillère. Je me demande bien ce qu'elle peut me conseiller, elle qui n'a eu ce travail que par un concours de circonstances hasardeux. Elle ne mange à sa faim que parce que je survis des miettes. Elle n'a un nom, écrit sur un panneau collé sous l'hygiaphone, que parce que je ne suis plus que mon numéro d'allocataire (il faut bien gagner du temps...). Le compte à rebours a déjà démarré, cinq minutes par rendez-vous, et pas une de plus.

– Vous ne dites pas « bonjour » ? Je réponds, acide, en posant ma carte dans le tiroir.

– Vous non plus, me semble-t-il. Asseyez-vous, nous avons quelques détails à régler avant de recharger votre CARD.

Cette foutue CARD. Carte d'Allocation, Rétribution, et Devoirs. Toutes les semaines, il me faut venir la « recharger » si je veux bouffer. C'est comme une carte de crédit, mais elle permet

d'acheter uniquement dans les dépôts gérés par les Restos du Cœur, Secours Catholiques, Populaires, et consorts. Avoir « droit » à la CARD, c'est ne plus avoir droit à un compte bancaire. Depuis que l'accès aux quartiers commerçants et autres supermarchés est limité aux propriétaires de véritables cartes de crédits, trouver de la nourriture ou des vêtements en ville pour un allocataire est impossible en dehors des dépôts. Autant dire que les « conseillers » du Pôle de Gestion de l'Inactivité savent se servir de ce moyen de pression avec les allocataires récalcitrants.

– Depuis votre incartade de cet Automne, on vous a placé sur la liste R.

Merde. Ma vie va sérieusement se compliquer.

– Parce que j'ai refusé de faire le ménage gratuitement à la Mairie, je suis dans la merde ?

– Dans le contexte économique qui est le nôtre, il ne sert à rien de se focaliser sur le salariat. Au vu de votre manque d'implication dans la recherche d'activité, le PGI a décidé de rétrograder vos droits au logement. Vous devez quitter votre logement individuel pour rejoindre le Foyer Collectif de Bellevue.

– Quoi ?!

Mon « logement individuel » consiste en une chambre de huit mètres carrés, avec un vrai lit et une plaque électrique. Je m'accroche depuis plus d'une décennie à ce reliquat de l'époque où on considérait encore un peu l'intimité comme un droit. Aujourd'hui, dans certains Foyer Collectifs, entasser quinze personnes dans un dortoir prévu pour dix semble être la règle. Suivant mon exclamation, un raclement de gorge se fait entendre dans mon dos. Je jette un œil par-dessus mon épaule et croise le regard du vigile. S'il me met dehors maintenant, en plus de ne pas dormir dans mon lit, je ne boufferais pas de la semaine... Je prends une grande inspiration et tente un sourire avenant.

– Bien, d'accord, pouvez-vous recharger ma CARD, s'il vous plaît, Madame Launay ?

– Il nous reste quelques détails à discuter.

Autant de mauvaises nouvelles pour moi...

– Notre département a été désigné comme pilote pour tester une nouvelle forme de rééducation à l'activité. Les bénéficiaires de ce dispositif ont été sélectionnés dans la liste R, et vous en faites partie.

– Merci. Je peux refuser ?

– Oui, mais vous serez sujet à relocalisation pour non respect de votre Pacte Pour un Retour à l'Activité.

Être « relocalisé », c'est passer devant un tribunal administratif qui décide de vous envoyer dans une usine-dortoir, pour une période de 6 mois renouvelable, pour effectuer gratuitement un travail dont personne ne veut, même contre un salaire. Avant, on appelait ça un « bain », ou un « camp de travail ».

– Vous ne disposerez plus de la CARD. Elle est remplacée par un ISB. Inactivity Status Broadcaster. Il émet un signal annonçant que vous êtes disponible dans un rayon de 300 mètres, permettant aux collectivités ou entreprises disposant d'un récepteur de vous réquisitionner pour une période ne pouvant excéder huit heures.

– Ce bidule me transforme donc en esclave corvéable à toute heure du jour et de la nuit ?

– L'appareil s'arrête d'émettre entre minuit et 6 heures du matin, quant au terme « esclave », il me paraît un peu fort... Il ne s'agit après tout simplement que d'aider la société qui vous nourrit sans rien demander en retour depuis des années...

– J'aurais des choses à dire sur l'expression « sans rien demander en retour », mais j'ai l'impression que vous n'en avez rien à foutre. Comment je bouffe si j'ai pas de CARD ?

– L'ISB vous donne accès aux mêmes droits que la CARD. Vous pouvez même refuser une offre par semaine.

– Génial. Quelle générosité.

Elle met le boîtier dans le tiroir et le repousse de mon côté. Le compte à rebours entame la dernière minute. Soit j'accepte, je sors d'ici avec ce machin autour du cou et mon corps ne m'appartiendra plus. Soit je refuse, et Gigi le vigile, ici présent, se fera une joie de me retenir de force en attendant le fourgon cellulaire. En fait, que soit mon choix, mon corps ne m'appartiendra plus.

Je prends le truc électronique, l'enfourne dans ma poche, me lève et pars sans rien dire. Je ne peux réprimer un regard noir vers le planton.

J'espère être réquisitionné par une station service.

Jeune docteur en chimie physique, Franck Stevens est passionné par l'écriture et par les sciences depuis sa petite enfance. Il allie aujourd'hui ces deux passions par son travail dans le secteur pharmaceutique, ses activités de vulgarisation scientifique et par l'écriture régulière de nouvelles de science-fiction.

Son blog : www.vulgarisation-scientifique.com

SUR LA ROUTE DU FUTUR

Le vieil homme repose les magazines sur la table avec un soupir frustré. Le plus récent d'entre eux remonte à plus de dix ans, il le connaît déjà par cœur pour l'avoir lu et relu lors de ses visites précédentes. Les autres ne sont que des magazines people sans intérêt : il n'est pas désespéré au point de lire des ragots plus vieux que son arrière-petit-fils !

Il est prêt à parier que les stars dont il est question dans ces feuilles de chou se sont de toute façon déjà séparées et remariées plusieurs fois depuis lors, ou ont été chassées du devant de la scène par des starlettes plus jeunes. Il y a même de fortes chances que ces magazines aient entre temps fait faillite ou ne soient plus publiés sur papier, mais uniquement sur l'un de ces supports électroniques que le vieil homme refuse obstinément d'utiliser.

Il soupire à nouveau et laisse son regard glisser sur les murs de la salle d'attente. Des posters décolorés de tailles et de formes diverses encouragent les patients à se brosser les dents, à parler de leurs problèmes d'audition à leur médecin et à faire régulièrement des tests de dépistage du cancer. D'une certaine façon, ces affiches rassurent le vieil homme : les choses n'ont pas tant changé, se dit-il, tout en songeant que les chercheurs feraient tout de même mieux de trouver un remède au cancer au lieu d'inventer toujours plus de gadgets inutiles.

Il ferme les yeux et repense à sa jeunesse, à cette époque merveilleuse où les choses étaient plus simples, où les gens s'habillaient encore avec goût et où la musique objectivement meilleure. Il sait que seuls les vieux sots croient sincèrement que tout était « mieux de leur temps »... mais dans le cas précis de la musique, il suspecte que ce soit vrai.

Un bruit soudain le tire de sa réflexion. Il a dû s'assoupir : en rouvrant les yeux, il découvre avec surprise qu'une personne en blouse blanche se tient dans le cadre de la porte de sortie et fait un signe de main à un patient qui s'en va.

Le vieillard plisse les yeux. Le contre-jour l'empêche de distinguer clairement la silhouette du médecin, mais il devine que quelque chose ne va pas...

Lorsque le médecin ferme la porte et se tourne vers lui, il comprend pourquoi : il ne s'agit pas de son médecin habituel – un gaillard moustachu d'une cinquantaine d'années – mais d'une femme suffisamment jeune pour être sa petite-fille !

« Monsieur Gilbert ? dit-elle avec un sourire avenant en lui tendant la main. Excusez-moi de vous avoir réveillé. Le docteur Legrand n'est pas disponible, je le remplace pour la semaine.

– Je ne dormais pas, je reposais juste mes yeux », marmonne le vieil homme gêné en serrant précautionneusement la délicate main tendue.

Mal à l'aise, il suit la doctoresse dans le cabinet et s'assied en face du bureau du docteur Legrand. Il n'aime pas les changements inattendus et, même s'il n'est pas prêt à l'admettre, il avait hâte de revoir son médecin habituel, qu'il consulte depuis près de vingt ans et avec qui il a l'habitude de parler du bon vieux temps : le docteur Legrand a d'excellents goûts en matière de musique, même s'il a tendance à la qualifier de « rétro ».

« Mettez-vous à l'aise, dit la jeune médecin en s'asseyant de l'autre côté du bureau. Vous êtes ici pour un bilan de santé ?

– Ouais, l'entretien des quatre cent mille kilomètres, bougonne le vieil homme en caressant son crâne presque chauve. Il a fallu réparer les phares et les bielles sont un peu rouillées, mais le moteur tourne toujours. »

Il voit au regard interrogateur de la jeune femme qu'il l'a déjà perdue.

« Pardon, vous êtes trop jeune pour avoir connu ça, soupire-t-il. Des histoires de voitures...

– Ah ! s'exclame la médecin, visiblement rassurée de comprendre. J'ai lu dans votre dossier que vous avez été pilote de camion ? »

Le vieil homme sourit intérieurement. Pilote, qu'elle dit !

« Je conduisais des camions avant que les machines ne me prennent mon job, confirme-t-il avec une certaine fierté. J'ai sillonné les routes d'Europe à l'époque où un homme ne pouvait se fier qu'à ses réflexes et à son intuition pour éviter les accidents. »

Il sait qu'il s'agit d'une manière un peu dramatique de décrire le métier de routier, mais la description fait mouche :

« Vous aviez tout de même l'aide d'un ordinateur de bord ? S'étonne la médecin avec un sourire incrédule.

– Rien du tout ! » Assure-t-il fièrement. Ce n'est pas tous les jours qu'il a l'occasion de parler de sa carrière à un jeune que cela semble sincèrement intéresser – surtout à une jolie jeune fille, médecin qui plus est !

Son visage s'assombrit toutefois alors qu'il précise : « Enfin, pas au début en tout cas... par la suite, les machines se sont effectivement insinuées dans l'habitacle. Ça a commencé en douceur avec le GPS, puis toutes sortes de gadgets ont suivi, pour surveiller que le véhicule ne sortait pas des lignes ou ne se rapprochait pas trop vite du véhicule précédent, pour suivre les mouvements des yeux du conducteur et vérifier qu'il ne s'endormait pas, et toutes sortes d'autres fantaisies... » La médecin hoche la tête pour encourager le vieil homme à poursuivre et lui fait signe de tendre le poignet. Elle se penche au-dessus du bureau pour y coller un petit autocollant carré, puis se rassied face à son écran, qui affiche déjà les premiers résultats d'analyses sanguines. « Bref, on savait que cela allait arriver tôt ou tard et ça n'a pas manqué, poursuit le vieil homme : de petits malins ont mis au point la voiture sans conducteur. »

Il soupire.

« Une conduite optimisée pour réduire le temps de parcours, la formation d'embouteillages et la consommation de carburant... et des véhicules capables de rouler 24 heures sur 24 presque sans s'arrêter, alors que la loi nous imposait de faire des pauses de plus en plus souvent pour nous reposer ! Que pouvions-nous faire ? Les compagnies de transport ont vite fait le calcul et, dès que la technologie a fait ses preuves, je me suis retrouvé au chômage. »

Trop occupé à raconter sa vie, le vieil homme ne remarque pas la ride inquiète qui s'est formée sur le front de la jeune femme à la lecture des résultats de ses analyses.

« Cela n'a pas dû être facile, de perdre votre métier de la sorte... » Relance-t-elle en programmant en quelques clics une nouvelle batterie de tests plus approfondis.

Le vieil homme hausse les épaules, blasé : « Dans ma famille, on a l'habitude. La clientèle de mon grand-père ébéniste lui a tourné le dos pour acheter des meubles produits à la chaîne, mon père a perdu son job au tri postal quand ils l'ont automatisé et ma femme s'est fait voler son poste de livreuse par des drones... »

Il secoue la tête : « Et ils appellent ça le progrès ! »

Au même moment, le patch collé sur son poignet se réactive sans qu'il le réalise. Un léger effet de succion aspire un peu du sang circulant dans ses capillaires et le distribue vers des cellules d'analyse spécialisées. Sucres, graisses, protéines, sels minéraux, globules rouges, marqueurs tumoraux et d'infections : tout est quantifié en l'espace de quelques minutes dans des cellules spectrophotométriques et des bioassays microscopiques. Les résultats encryptés sont transmis par réseau sans fil dans son dossier médical personnel ainsi que dans l'immense base de données internationale anonymisée utilisée pour étudier la santé de la population mondiale.

« Je sais que je passe pour un vieux radoteur en disant ça, mais certaines choses étaient vraiment mieux de mon temps, insiste le vieil homme.

– Mais les voitures sans conducteurs ont amélioré la vie de milliards de personnes, n'est-ce pas ? rétorque poliment la médecin. Les gens perdaient paraît-il l'équivalent de journées entières de leur vie chaque année à piloter manuellement leurs véhicules chaque fois qu'ils voulaient se déplacer... sans parler des accidents ! »

Voyant que ces arguments laissent son patient de marbre, la doctoresse s'efforce de positiver autrement : « Et puis... vous avez retrouvé du travail, n'est-ce pas ? »

Le vieil homme grimace à l'évocation de ce souvenir : « J'ai fait ce qui semblait le plus logique : je suis devenu garagiste ». Voyant la jeune femme lui jeter un coup d'œil incertain, il précise : Réparateur de voiture. Je me suis dit que même si elles n'avaient plus besoin qu'on les conduise, elles auraient toujours besoin de quelqu'un pour les réparer... »

La doctoresse l'encourage à continuer d'un hochement de tête.

« Pendant un temps, ça n'a pas mal fonctionné, mais il y a deux choses que je n'avais pas vues venir. D'abord, je ne pensais pas que les constructeurs automobiles allaient nous voler notre clientèle... »

Il ferme les yeux comme pour mieux se rappeler de cette époque :

« Pour dormir sur vos deux oreilles et rouler les yeux fermés, laissez votre voiture se rendre dans l'un de nos centres d'entretiens agréés durant la nuit... foutaises ! Ils ont pris comme prétexte le fait que cette technologie était neuve à l'époque pour faire croire aux gens que les garages traditionnels étaient moins bien équipés pour entretenir leurs voitures... et ils sont pour la plupart tombés dans le panneau !

– Vous ne pouviez pas le savoir », le rassure la doctoresse. « Vous savez ce qu'on dit : n'importe qui peut prédire le passé, tout paraît toujours évident avec le recul. Mais vous disiez qu'il y avait deux choses que vous n'aviez pas anticipées... ? »

Le vieil homme hésite quelques instants : la jeune femme est si jeune qu'il doute qu'elle puisse comprendre.

« Disons que je n'avais pas imaginé que la façon dont les gens utilisaient leur voiture allait changer de façon si dramatique. À l'époque, il y a une voiture dans presque chaque famille – et souvent même plus qu'une, pour que chaque personne en âge de conduire puisse se déplacer sans dépendre des autres...

– Une voiture par personne ? « Répète la médecin, incrédule. » Mais... pourquoi ? »

Le vieillard ne peut retenir un rire sardonique. « Ha ! Je parie que vous êtes une de ces personnes qui n'a pas son propre véhicule et qui paye un abonnement à un réseau de voitures, hein ? Pourquoi acheter une voiture qui va passer 90% de son temps immobile alors qu'elle pourrait se rentabiliser en conduisant d'autres personnes pendant ce temps ? »

Il voit au regard décontenancé de la doctoresse qu'il a vu juste.

« C'est ce que je pensais... Je suppose que ça paraît évident avec le recul, mais ça ne l'était pas à l'époque : je pensais vraiment que les gens étaient trop attachés à l'idée d'avoir leur voiture, leur petit bijou. Et si vous aviez vu les embouteillages qu'il y avait aux heures de pointe, vous auriez cru comme moi que tout le monde avait besoin de sa voiture exactement au même moment ! ... mais les faits m'ont donné tort et en l'espace d'une dizaine d'années, le nombre de voitures en circulation a dégringolé et le garage où je travaillais a fait faillite.

– Cela a dû être un nouveau coup dur pour vous..., glisse la doctoresse avec compassion.

– Oui, mais c'était aussi une époque pleine d'opportunités. Moins de voitures sur les routes, ça voulait dire moins de garages et de parkings dans les villes, donc des terrains soudains disponibles : pour la première fois depuis longtemps, le prix du mètre carré en ville a chuté ! Ma femme et moi avons saisi cette opportunité pour réaliser son rêve : on a rassemblé nos économies, fait un gros emprunt et ouvert un magasin de vêtements.

– Oh ! Un magasin physique ? » S'exclame la jeune femme avec enthousiasme.

Le vieillard ne peut retenir un grognement : « Physique – on ne disait pas ça à l'époque parce que c'était implicite... mais vous mettez le doigt sur le défaut de notre plan : c'était un magasin dans lequel les clients devaient se rendre en personne.

– Où est le problème ? Vous n'allez tout de même pas me dire que les magasins en ligne n'ont été inventés qu'à cette époque ? » S'étonne la doctoresse.

« Non, ils existaient déjà, mais ils ne faisaient pas encore tant d'ombre aux vrais maga– je veux dire, aux magasins physiques. On croyait naïvement être à la pointe en vendant les premiers vêtements « intelligents » bon marché, des robes autonettoyantes aux couleurs personnalisables...

– Et ce n'est pas devenu à la mode ? Tente la médecin.

– Si ! On n'avait juste pas prévu que les livraisons à domicile allaient devenir rapides et bon marché grâce aux drones et aux véhicules sans conducteurs, ni que les applications de réalité augmentée allaient permettre aux gens de se visualiser avec différents vêtements depuis le confort de leur maison... »

La doctoresse hoche la tête. Même si les magasins physiques n'ont pas disparu, rares sont ceux qui s'y rendent en dehors d'occasion spéciales : pourquoi perdre le temps de s'y rendre pour

enfiler les rares vêtements disponibles en stock, alors qu'il est possible d'essayer virtuellement les vêtements de toutes les collections des grandes marques ? Pour les gens qui ne souhaitent pas utiliser une application de réalité augmentée pour se voir en temps réel avec différentes tenues, une simple photo correctement calibrée suffit à se créer un avatar photoréaliste avec les mensurations adaptées. Le feedback cumulé de millions de clients a depuis longtemps réglé les problèmes de tailles inadaptées.

« Notre petite clientèle a pratiquement disparu quand les imprimantes 3D grand format se sont démocratisées », conclut le vieillard.

« On a dû mettre la clé sous la porte mais, comme les prix de l'immobilier étaient remontés entre temps, on a tout de même fait un bénéfice en revendant le magasin.

– L'important est que vous en soyez sortis gagnants », le rassure la doctoresse.

Elle jette un regard sur son écran d'ordinateur puis reprend, d'un ton soudain plus professionnel : « Monsieur Gilbert, vos analyses de sang sont terminées. Il n'y a pas de quoi s'alarmer mais certains résultats sont difficiles à interpréter : vos analyses précédentes sont trop anciennes et trop espacées pour servir de points de comparaison fiables. J'aimerais réaliser quelques tests plus approfondis pour...

– Ça alors ! C'est rare de voir encore des gens utiliser un vrai ordinateur, je croyais qu'il n'était là que pour la décoration », l'interrompt le vieil homme en tendant le cou pour essayer de lire ce qu'il y a sur l'écran. « Je vous comprends, ceci dit – j'ai toujours refusé d'utiliser tous ces autres gadgets ! Je trouvais déjà les smartphones et les tablettes invasifs dans les années 10, alors je ne vous parle pas des implants oculaires... vous n'en avez pas ? C'est rare pour votre âge... »

– Je n'en ai pas besoin », répond la jeune femme en tournant légèrement l'écran pour que le vieil homme ne puisse pas le lire. Elle préfère ne pas expliquer qu'elle ne l'utilise que sur les conseils du Dr. Legrand, pour paraître plus sympathique à sa clientèle âgée un peu technophobe, et préfère changer de sujet : « Venez, installez-vous dans le scanner. Cela ne prendra que quelques minutes et vous ne sentirez rien. »

– Le docteur Legrand ne m'a jamais fait passer de scanner, grogne le vieillard, soudain méfiant.

Il jette un regard inquiet vers le coin de la salle où se trouve le scanner, une sorte de couchette blanche entourée d'un grand anneau vertical conçu pour la parcourir de la tête au pied. Il se rappelle que le docteur Legrand lui a vanté les mérites de cette machine lorsqu'il l'a achetée, quelques années plus tôt, mais ne sait plus précisément ce qu'elle est supposée faire – il se souvient juste que la cage de verre teinté qui l'entoure est supposée arrêter le puissant champ magnétique nécessaire à son bon fonctionnement, ce qui ne le rassure pas.

« J'aimerais juste faire des analyses plus approfondies par acquit de conscience », explique la doctoresse. « Ce ne serait pas nécessaire si vous portiez un implant médical ou même un patch de monitoring, mais le docteur Legrand a indiqué dans votre dossier que vous refusiez d'en utiliser... »

Le vieillard grommelle. Il a toujours obstinément refusé que son corps soit envahi par la technologie de quelque façon que ce soit et, même s'il cela signifie qu'il fait partie d'une minorité qui devient chaque jour plus petite, il n'est pas près de changer d'avis.

« Je ne suis pas suffisamment sénile pour avoir besoin qu'une machine analyse mon sang en continu et me rappelle de prendre mes médicaments, grogne-t-il, ni fragile au point d'avoir besoin qu'un programme appelle les secours si mon rythme cardiaque monte ou baisse un peu trop, merci bien !

– Ce sont loin d'être les seules utilités des implants médicaux, rappelle patiemment la doctoresse. De quoi avez-vous peur ? La loi interdit aux employeurs, aux assureurs et aux banques d'avoir accès aux données médicales de leurs employés et de leurs clients... et vous êtes déjà à la retraite.

– Les machines m'ont suffisamment gâché la vie pour que je la leur confie, répond-il avec humeur. Il y a des choses que je préfère contrôler moi-même et ma santé en fait partie – je ne vois pas pourquoi je devrais me justifier !

– Je comprends », dit la doctoresse d'un ton apaisant en le guidant vers l'entrée de la chambre en verre du scanner. Le vieil homme fait mine de se déshabiller, mais elle lui explique qu'il ne doit retirer que les objets métalliques et que la machine la prévient avant de commencer la séquence de diagnostic si elle en détecte un.

Le vieil homme retire sa veste et sa ceinture puis rentre dans la cage de verre et s'installe sur la couchette, visiblement mal à l'aise. La doctoresse n'a pas besoin de consulter les résultats d'analyse transmis par son patch pour savoir que son rythme cardiaque et sa pression sanguine sont en hausse.

Pour l'aider à se détendre, elle le relance : « Vous pouvez continuer à parler, la machine est conçue pour produire des images nettes même si le patient bouge un peu. Dites m'en plus sur votre carrière. Qu'avez-vous fait après avoir fermé le magasin ? »

– J'en avais marre que des machines me volent ma place, alors j'ai décidé que je serais un de ceux qui leur dicte ce qu'elles doivent faire : je suis devenu programmeur. C'était l'époque où les choses évoluaient si vite que les développeurs expérimentés avaient du mal à rester à jour et où les boîtes embauchaient par centaines des programmeurs fraîchement formés, au fait des nouvelles pratiques de programmation... »

Voyant que le vieil homme s'est un peu détendu, la doctoresse enclenche la séquence d'analyse. L'anneau du scanner commence lentement à se déplacer autour de la couchette.

« Après un cours accéléré, j'ai été embauché par une petite start-up qui développait des applications de réalité augmentée pour smartglasses : c'était l'époque où ces satanées lunettes commençaient à perdre leur mauvaise réputation et où il y avait un énorme marché à prendre pour toutes sortes d'applications. J'y suis resté six mois avant d'être viré.

– Viré ? » Répète la médecin en haussant les sourcils.

Le vieillard détourne les yeux. Il préfère observer l'anneau qui passe au-dessus de sa tête que de soutenir le regard de la jeune femme.

« C'est-à-dire... vous vous rappelez de ce bidule dont j'ai parlé, qui surveillait le mouvement des yeux des conducteurs pour voir s'ils s'endormaient ? Certaines entreprises avaient récupéré l'idée pour les webcams intégrées des écrans de leurs employés...

– Vous voulez dire que... ?

– J’ai toujours été un homme de terrain et d’action », bougonne le vieil homme en haussant les épaules. « Ça ne m’est jamais arrivé au volant mais si on me met derrière un bureau, j’ai tendance à m’endormir... »

Il tourne la tête et fixe la jeune femme dans les yeux, comme s’il la défiait de trouver quelque chose à redire à ça : il a passé l’âge de s’excuser pour les défauts qu’il ne peut pas changer.

« Qu’avez-vous fait ensuite ? Si les métiers de terrain vous plaisaient, pourquoi ne pas vous être reconverti dans la construction ou les secours ?

– Je commençais à être un peu vieux pour ça, exosquelettes ou pas. Je suis allé de petit boulot en petit boulot : j’ai été installateur d’imprimantes alimentaires puis réparateur d’appareils ménagers divers... jusqu’à ce que les essaims de réparateurs de Myrmidon me volent ce job aussi. Difficile pour un humain de faire mieux que des milliers de robots minuscules travaillant de concert, dirigés par une I.A. ayant accès aux plans de tous les appareils imaginables et à une base de données de millions de réparations précédentes... »

L’anneau a atteint ses pieds. Il s’immobilise pendant quelques instants puis remonte vers son visage, alors que le vieil homme poursuit :

« Vous êtes trop jeune pour avoir connu ça, mais c’était l’époque où les algorithmes heuristiques étaient en train d’exploser, rendant la plupart des métiers du bureau obsolètes, et où les premiers vrais robots – vraiment intelligents, je veux dire – faisaient leur apparition. Le monde de l’emploi était en plein bouleversement et beaucoup de gens qui s’étaient crus à l’abri dans leurs professions « intellectuelles » ont dû se reconvertir rapidement.

– J’ai entendu parler de la crise économique que cela a causé, assure la doctoresse. Il paraît que cela a été une époque de transition difficile, que ce soit pour les travailleurs forcés de se reconvertir ou pour les jeunes sans expérience entrant en compétition directe avec eux sur le marché de l’emploi...

– J’ai échappé à ça, se rappelle le vieil homme avec un sourire. J’ai été embauché pour mener une équipe de réparation pour une compagnie automobile qui avait réalisé que tout ne pouvait pas être fait par des machines. J’avais le profil idéal : je n’avais pas peur de mettre les mains dans le cambouis et ma courte expérience en programmation m’en avait appris assez sur la façon dont les machines pensent pour les diriger efficacement.

– Vous supervisiez des synthèses ?

– Ces fichus robots n’existaient pas encore quand j’ai débuté. Mon équipe était au départ constituée de robots spécialisés pour les réparations lourdes et de trois personnes – des anciens réparateurs comme moi – pour tout ce qui échappait encore à leurs capacités. C’était l’époque où on disait encore que la supériorité de l’Homme sur la machine résidait dans son adaptabilité et à sa capacité à prendre de bonnes décisions face à des situations nouvelles...

– ... puis les synthèses et leurs cerveaux calqués sur le modèle humain ont fait leur apparition », complète la médecin.

Le vieil homme soupire une fois de plus en hochant la tête.

« Ils ont remplacé mes subordonnés humains un par un jusqu’à ce qu’il devienne évident que j’étais moi-même superflu. On m’a proposé de prendre ma retraite et je n’ai pas dit non : je ne pouvais pas supporter ces messieurs-je-sais-tout parfaits, toujours polis et serviables, qui se

donnaient tant de mal pour ne pas heurter ma fragile sensibilité d'humain alors que leur simple existence me rendait obsolète... »

L'anneau s'immobilise et le silence retombe dans le cabinet. Arrivé au terme de son histoire, le vieil homme réalise que la jeune femme doit le prendre pour un râleur et décide de détendre l'atmosphère.

« Vous, au moins, vous n'avez rien à craindre, dit-il avec un sourire encourageant. On aura toujours besoin de médecins – de médecins humains, je veux dire.

– Oh ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demande-t-elle en rouvrant la porte en verre du scanner. Vous pensez que les synthés n'ont pas leur place en médecine ?

– Je ne suis pas idiot, je sais que les robots ont envahi le milieu depuis longtemps – surtout dans les soins aux seniors..., dit le vieillard avec une grimace. Ils ont même laissé une machine m'opérer les yeux, sans supervision ! »

La doctoresse reste impassible : elle préfère ne pas lui dire que ces opérations sont la norme plutôt que l'exception. Pourquoi confier une opération à un humain alors qu'une machine peut réaliser une opération au micromètre près, sans trembler ni hésiter, et prendre des décisions en une fraction de seconde sur base des millions d'opérations réalisées par ses semblables ?

Trop occupé à remettre sa ceinture, le vieil homme ne remarque pas son silence et poursuit :

« Mais j'ai lu que mêmes les synthés les plus perfectionnés ne remplaceront jamais l'Homme dans certains domaines, comme la psychologie ou la médecine de famille : des études montrent que les gens ne se confient pas de la même façon à une machine qu'à une vraie personne ! Ils savent qu'un humain comprendra vraiment ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de leurs sentiments et de leurs sensations... et ils ont peur qu'une machine les juge froidement, même si elle feint l'empathie. »

Le vieillard sourit à la doctoresse, ravi que des jeunes femmes comme elles aient encore un avenir professionnel prometteur.

« Vos sources doivent dater, répond-elle tristement. Plusieurs entreprises ont récemment mis sur le marché des synthés médicaux capables d'imiter l'être humain de façon convaincante, auxquels les patients se confient comme à l'un de leurs semblables.

– Ben voyons ! Raille le vieil homme en se renfrognant. Ça marchera peut-être sur certaines personnes, mais j'ai suffisamment travaillé avec des robots pour pouvoir les repérer au premier coup d'œil. »

La médecin préfère ne pas insister. Elle entend le vieil homme maugréer pour lui-même alors qu'il revient vers le bureau :

« Des robots psychologues... où va le monde ? Quand on aura remplacé tous les métiers par des machines, que nous restera-t-il à faire ?

– Vivre, tout simplement, répond la jeune femme avec un sourire bienveillant en l'invitant à se rasseoir. Tout le monde sera libre de faire ce qui lui plaît vraiment et de profiter de la vie. L'automatisation ne rend pas l'homme obsolète, elle lui permet juste de se débarrasser des tâches ingrates pour qu'il puisse se concentrer sur ce qui est vraiment important.

– Comme quoi ? lance le vieil homme. Créer toujours plus de gadgets inutiles ?

– Passer du temps avec ses proches, profiter du plaisir des sens, se dépasser physiquement... il y a des choses plus importantes dans la vie que ce l'on fait pour la gagner », explique la jeune femme, mais elle voit que le vieil homme n'est pas convaincu. Il appartient à l'une de ces générations perdues que l'on a éduquées dans l'idée que la vie professionnelle doit passer avant tout le reste. Elle tente donc une autre approche :

« Vous savez, il y a des domaines dans lesquels même les ordinateurs les plus puissants ne peuvent pas encore remplacer l'homme et ne le pourront peut-être jamais. Ils ne sont pas encore parvenus à égaler la créativité de l'homme quand il s'agit de construire des théories nouvelles pour expliquer l'univers, que ce soit par la science ou la philosophie... et même s'il existe des machines-artistes, aucune n'est jusqu'ici parvenue à créer des œuvres d'art vraiment originales, qui parlent à l'âme humaine. »

Le vieil homme remue sur sa chaise, mal à l'aise :

« La philosophie, la science et l'art, hein ? Pas sûr que l'on soit tous faits pour ça », dit-il avec une moue dubitative. Soudain, son visage s'éclaire et il reprend, avec une certaine excitation : « Ceci dit, c'est amusant que vous parliez d'art : depuis ma retraite, j'ai décidé de passer le temps en travaillant le bois, comme me l'a appris mon grand-père quand j'étais gamin... »

Il fourre la main dans sa poche et en sort un objet de bois allongé, qu'il tend fièrement sous le nez de la doctoresse.

« Vous savez ce que c'est ? »

Elle observe l'objet quelques instants. Dans sa tête, un petit processeur a immédiatement analysé sa forme, l'a identifié en le comparant à une base de données et a cherché des informations supplémentaires à son sujet sur internet... mais comme depuis le début de la conversation, elle choisit de feindre l'ignorance pour que son patient se sente valorisé et continue à se confier à elle.

« Je crois que j'ai déjà vu ça dans un film... », dit-elle d'une voix hésitante.

– C'est une pipe ! annonce le vieillard avec satisfaction. Les gens utilisaient ça pour fumer du tabac – ou d'autres substances plus intéressantes – avant que tous ces machins électroniques ne fassent leur apparition. C'était déjà démodé de mon temps mais il y a un marché pour les objets faits main, surtout s'il s'agit de répliques d'objets anciens... »

La doctoresse examine l'objet, pensive. Pendant un instant, elle se perd dans la contemplation des détails de la texture du bois et de ses nervures. C'est un matériau intéressant : son esthétique est facile à imiter et on trouve des propriétés égales ou supérieures chez des substances modernes moins coûteuses mais, pourtant, beaucoup continuent à préférer le bois authentique aux alternatives artificielles.

« Puisque vous parlez de fumer, M. Gilbert, il faut que nous parlions du résultat de vos examens. J'ai une nouvelle difficile à vous annoncer... »

Helder Vegaz

Auteur du roman « LE TEMPS DE LA HAINE » aux éditions 7écrit, deux autres romans vont suivre et achèveront le cycle. Helder Vegaz travaille actuellement sur un nouveau roman de science fiction et recherche un éditeur spécialisé en SF.

<http://7ecrit.com/brand/helder-vegaz>

Profil facebook : Helder Vegaz

NESCIENCE UNIVERSELLE

Je ne saurai vous dire quelle année nous sommes en réalité. Le temps n'est plus le même depuis longtemps déjà. Tout ce que je sais c'est que nous sommes après, après le grand trait virtuel qui s'est matérialisé lors du basculement à l'ère du confort. Tout a été brutal, d'après ce que l'on pense, mais personne ne peut vraiment le dire, puisque personne ne peut vraiment le savoir. Maintenant que tout le savoir et le passé sont encapsulés dans la bulle de confort de la nescience. La nescience a remplacé la science, l'humain n'ayant plus besoin de savoir, l'humain n'ayant plus qu'à vivre dans le confort du monde. Le monde est dédié à notre confort, il est adapté à nous. Finies les vaines tentatives de rébellions, finis les questionnements sur l'utilité des choses. Les choses sont utiles parce que la capsule nous l'a dit, et la capsule a toujours raison puisqu'elle a été faite pour cela.

Je file, sur le tapi roulant principal de la ville. Une bien belle invention à vrai dire. Plus besoin de marcher, juste se laisser filer dans le confort. Bien pratique puisque nous sommes sûrs d'arriver à l'heure au siège de capsulisation centrale. Le travail est interdit, ce qui est une bonne chose puisqu'il était d'un inconfort total, inadapté à nos vies. L'adaptation est maintenant parfaite. Le confort intellectuel pour tous ne pouvait venir que du confort matériel pour tous. C'est cela la grande révolution de la capsule. Le travail n'est plus, à la place, la capsule a mis en œuvre le service bénévole obligatoire de la nescience. Le rôle de chacun est clair et défini à la naissance, défini par la capsule et son absolu savoir. Chaque nouveau-né est scanné par la capsule, ceci permettant de mettre en œuvre la vie la plus confortable qui soit en adéquation avec ce qu'est la personne. Parce que la capsule sait exactement ce que nous sommes en naissant et ce que nous devons devenir, pour notre confort maximal. Pas la peine de se battre puisque chacun est à sa place, la meilleure qui soit, la meilleure possible. Les durées de bénévolat sont bien sûr adaptées à chacun. Il est bien évident qu'un être qui est doué pour le bénévolat manuel peut continuer jusqu'à la fin de sa vie à exercer puisque c'est son plus grand confort. Pour le bénévolat intellectuel, c'est un peu différent, puisque cela peut devenir inconfortable de réfléchir avec le temps. C'est pour cela que je sais que je n'ai plus que dix ans à passer en tant que bénévole de la pensée au siège de la capsulistaion avant de basculer à la capsule de fabrication des chaussures. C'est un peu triste d'y penser, mais la capsule fait cela pour mon confort, c'est ainsi.

Le tapis vient de me déposer devant la porte. Le bénévole de garde me fait un signe. Je l'ai toujours connu, ce qui est normal, puisque les bénévoles de gardiennage le sont à demeure. Ils ont de la chance quelque part, ils ont des habits différents des nôtres, un uniforme. Je ne porte pas d'uniforme, juste les vêtements standards obligatoires de la capsule de la nescience. Nous sommes habillés de jaune les années paires, de rouge les années impaires. C'est bien pratique pour que les bénévoles de la surveillance du look puissent faire la chasse à ceux qui voudraient porter le package de l'année précédente. En effet, les vêtements qui nous sont attribués sont d'une durée de confort d'un an maximum. Chaque année le package nous est livré par les bénévoles de la capsule logistique. Il est complet pour notre plus grand confort de l'année. Je croise un homme habillé de vert, ce qui me surprend un peu. Il est rare de voir dans les couloirs de la capsule de la nescience, les bénévoles de la capsule travaux communs. Sans doute est-il là pour déboucher une canalisation des toilettes. Cela devient de plus en plus rare. La capsule de nutrition fait de gros efforts pour le confort de nos transits intestinaux. La nourriture est vraiment confortable pour nos intestins.

Mes yeux se baladent sur les murs repeints l'année dernière par les bénévoles de la capsule de l'entretien des surfaces. Je n'aurai pas l'occasion de voir la prochaine couleur, puisqu'ils ne sont programmés passer que tous les dix ans.

Je m'assois sur la chaise de mon bureau, attendant que l'on me transmette ma tâche bénévole du jour. J'ai douze heures par jour de bénévolat, c'est une valeur, bien équilibrée, bien confortable. Elle est totalement en adéquation avec ma vie de famille puisque la femme qui m'a été attribuée par la capsule de la fécondité est bénévole de la capsule routière. Elle surveille les véhicules qui circulent, repérant leurs couleurs, vérifiant ainsi qu'ils sont dans leur zone de confort.

Nous n'avons pas encore d'enfant, nous attendons l'accord de la capsule de fécondité. Il n'y a pas assez de volume de tâche bénévoles cette année pour permettre des naissances confortables. Dès que la capsule du confort universelle constatera qu'elle peut permettre une naissance, les bénévoles de la capsule de nutrition cesseront de mettre des contraceptifs dans notre nourriture. C'est confortable de ne pas avoir besoin de s'occuper de tâches aussi peu passionnantes. Nous pourrons alors faire l'amour procréatif, ce qui est le plus confortable des amours. Dans un proche avenir, la capsule de la reproduction viendra-t-elle elle-même procéder au coït reproductif pour notre plus grand confort, c'est vraisemblable. La sexualité n'est pas d'un confort absolu, il faut bien l'admettre. Elle est plus un travail qu'un bénévolat. Faisons confiance à la capsule du progrès pour nous régler le problème dans un temps proche.

Le choc est venu, la révolution totale, lorsque la nescience est devenue une science, est devenue la science, la seule qui vaille, la seule qu'on puisse enseigner, la seule qui compte. C'est la capsule suprême qui a eu cette lumineuse idée de génie. Le confort c'est le non savoir, la non science, la science du non savoir. C'est Jacques Lacan qui nous avait ouvert la voie, lui qui avait ébauché cette magnifique découverte. Il l'avait pensé bien avant que la capsule suprême ne le mette en œuvre. Il devait bien rire au fond de sa tombe. Il est le seul personnage qu'il nous est utile de maintenir dans nos connaissances. Tout le reste, c'est la capsule de la pensée qui le sait à notre place.

Le super ordinateur préhistorique venait de battre le maître suprême du jeu de Go, il pouvait donc intégrer toute cette connaissance lacanienne pour le confort de l'humanité. C'est là que tout a basculé. Il est beaucoup plus confortable de ne savoir que le moins de choses possibles, que de n'avoir rien d'autre à faire que de mettre en pratique les préceptes assimilés pour nous par les diverses capsules, dans le respect de la doctrine du super ordinateur préhistorique. La fin du travail remplacé par le bénévolat est quand même la plus belle des réussites, les différentes capsules sont là pour nous le prouver à chaque instant. Un bip, je regarde sur mes lunettes de contrôle. Le menu des douze heures à venir est en train de s'afficher devant ma rétine. J'y vois toutes les choses qui devront être exécutées pour mon confort et celui de la communauté capsulaire. Un bon équilibre est ainsi trouvé chaque jour, équilibre entre moi et les autres que j'aperçois au-dessus du demi mur qui me sépare de mon voisin. Un garde de la capsule de la sécurité vient de passer devant les allées de nos bureaux ouverts, il doit faire sa ronde de confort. Il passe de plus en plus souvent ces derniers jours. Sa capsule de santé a dû lui donner un surplus de marche pour le confort de ses articulations. La capsule de santé est vraiment très pratique et confortable. Elle nous permet de savoir à l'avance quand nous serons malades, et de quoi nous souffrirons. La seule chose qu'elle ne nous transmet pas, c'est la date de notre mort. Il y a eu un long débat pour savoir si oui ou non nous devons être informés de cette donnée, mais le guide suprême a tranché, moins nous en savons plus c'est confortable. On est bien loin de ces époques où on s'interrogeait sur la vie après la mort. Plus besoin de se poser la question, la capsule suprême a tranché. Il n'y a aucune preuve tangible de cela, donc il n'y a rien. C'est bien confortable de le savoir, plus besoin de perdre son temps à chercher dans son esprit d'aussi vaines questions. Nous avons toutes les réponses et c'est tout ce qui compte.

Je sais que j'aurai un cancer de la prostate dans quelque vingt et un ans. Le diagnostique vital sera sans doute engagé, du moins c'est ce que sait la capsule santé. Pour mon confort, on ne me donnera pas le temps de traitement, ni de l'issue. C'est confortable de le savoir, puisque je sais que je ne serais sans doute pas plus de sept ans au bénévolat de fabrication de chaussures. C'est pour cela que je n'ai aucune question à me poser pour l'avenir. Étant donné le coût et l'inconfort de la chimiothérapie, la capsule de la probabilité fera sans doute en sorte qu'une mort violente se produise dès les premiers signes de mon incapacité à maintenir ma cadence de bénévolat. Il en sera sans doute de même pour ma femme. C'est mieux ainsi, le veuvage est d'un inconfort tellement important.

La tâche première de ce jour : lire un chapitre de livre et vérifier que le synthétiseur de pensée ait bien fait son rôle. La synthèse est un résumé qui entre directement dans la base d'assimilation de la capsule de pensée, source des archives littéraires archéologiques. Le but est juste de voir si cela peut représenter une nouveauté confortable pour le bien de tous, auquel cas elle sera intégrée, dans le cas contraire, elle sera détruite à jamais. Le livre est une chose étrange. Il défile devant mes yeux, je lis. Cela parle d'amour deux personnes, Tristan et Yseult, je ne comprends pas cet acharnement qu'avaient les prénesciens à parler et raconter l'amour. Je regarde la synthèse : « histoire sans nouveauté, redondance avec toutes les autres œuvres romantiques » : Je ne peux que valider.

La tâche suivante : lire des articles de lois sur le code du travail pendant la seconde guerre mondiale sous le régime de Vichy. Je lis, étrangement, bien que l'on parle de travail, je ne peux que constater la concordance entre ce que je lis et ce que la capsule du bénévolat nous dicte. Ce devant être confortable de vivre sous ce régime, visiblement très en avance sur son époque. Je regarde la synthèse : « très bonne analyse, des idées qui confortent nos savoirs » : je n'aurais pas dit mieux.

Il n'y a pas à dire, la capsule est admirable lorsqu'elle synthétise le savoir archéologique. Aucune défaillance, toujours pertinente, c'est vraiment confortable. Chaque mot est à sa place, chaque phrase est claire et univoque. Quel confort de ne jamais avoir besoin d'interpréter, de savoir, juste savoir parce que la capsule a eu l'intelligence de faire le travail d'intégration pour nous. La capsule est la seule qui travaille, toujours et définitivement, pour notre confort notre grand confort.

Ne plus avoir besoin de comprendre, juste admettre la justesse absolue de la capsule, ne plus avoir besoin de faire travailler le cerveau, confort c'est le confort. Bénévole de la pensée, tout autant bénévole de la société. Plus de travail intellectuel, plus de travail du tout, juste accomplir les tâches bénévoles que la capsule a eu l'inconfort sacrificiel de définir par un travail acharné. Nous sommes les bénéficiaires de tout ce travail capsulaire, tout ce lourd et terrible travail qui fait de nous les chantres de notre bonheur de bénévole comblé. La lumière rouge est mise, il faut que je lise de nouveau et que je valide le verdict de la capsule de pensée globale.

Le petit texte est devant mes yeux, il s'agit de ce que les prescients appelaient poème lorsqu'ils voulaient écrire sans sens précis. La capsule juge systématiquement cela comme inutile et elle a forcément raison. Les poèmes n'apportent rien au champ global de compréhension sémantique, mais visiblement, les membres capsulaires sont de vrais travailleurs qui ne laissent rien au hasard, qui veulent que tous les textes soient traités et assimilés peu importe leur provenance.

Les mots sont alignés, mais le sens m'échappe, du moins je n'en vois pas l'utilité. Une rivière coule sous un pont, quelle banalité, qu'elle s'appelle Seine, qu'il s'appelle Mirabeau. Rien de tout ça n'apporte une quelconque once de connaissance. Je regarde le résumé fait par la capsule, un seul mot : néant. Voilà, une fois de plus la capsule a fait le travail, elle l'a fait pour moi, elle l'a fait pour nous et notre confort.

L'interdiction de travail date maintenant de deux ou trois générations, elle fut formelle sans doute, puisque la mode du travail était déjà de l'histoire ancienne. Tout a dû se faire de façon graduelle et naturelle, puisque le confort est la base de toute l'évolution de la société depuis que la capsule a pris les choses en mains. On ne sait pas en fait, parce que la capsule sait que rien ne nous sert de savoir, que le confort est primordial, vital, ne pas savoir parce que la capsule sait pour nous. Savoir pour nous, tout est là, tout est dit. Savoir pour nous tous, savoir tout pour nous tous. C'est la première devise du système, la première devise de la première génération de nescients. Nous sommes les nescients et la capsule est l'omniscient, l'omniscience. Tout ça je le sais parce que j'ai pu voir les textes constitutionnels de la première constitution capsulaire. J'ai pu les voir parce que je les ai validés lors de mes contrôles dans le cadre de mon bénévolat. Je les ai vus lors de leur assimilation de la capsule. C'est là que j'ai pu constater tout le parcours depuis le début de la révolution nesciente. Tout est parti du travail, mais maintenant, tout se met en place

partout, parce que le confort doit être le plus universel possible, l'omniconfort pour tous, telle est la garantie du futur que nous réserve la capsule. Elle veille sur nous et notre confort, un peu plus chaque jour.

La révolution des fourmis, la révolution des ruches, toutes ces révolutions les unes après les autres. Le bonheur est proscrit par le confort, je me souviens de cette citation, dans l'un des premiers textes archéologiques que j'ai eu à traiter. La lumière rouge de nouveau, un nouveau passage à assimiler. Une voix dans le petit haut parleur, cette voix si inconfortable, cette voix qui ne jaillit que pour notre bien, qui jaillit lorsque notre confort est menacé par notre comportement individuel.

« Nous sentons, un certain relâchement au niveau de votre concentration, seriez vous par hasard en phase de perte de confort ?? Vous passerez par la capsule de contrôle d'adéquation avant de rentrer chez vous, nous prévenons votre femme de votre retard, pour qu'il ne soit pas inconfortable pour elle de vous attendre. »

Voilà ce devait arriver, il y a déjà un moment que je le sentais. C'est très inconfortable de se faire rappeler à l'ordre par la capsule de l'efficacité. Mais je sais que c'est pour mon confort à venir, pour le confort de tous, si je défaille, c'est tout le monde qui devient inconfortable. La dernière reprise en main date de déjà quelques années, je n'avais pas encore reçu la fiche de ma compagne de confort. Je me souviens de notre première rencontre, la capsule du confort familiale avait bien fait les choses comme à son habitude. Le repas était parfait, les plats justes copieusement pour permettre une sortie de table confortable. J'avais juste perçu le petit goût acide du contraceptif dans les gelées du dessert.

Tout vient de là, cette constatation sans faille que l'être humain ne peut être bien que dans le confort. Pour cela il doit être bien dans son travail et sa sexualité d'après ce qu'un prénéscent avait prédit. C'est pour cela que la capsule a résolu le problème du travail en le rendant obsolète, puis interdit. La phase suivante sera l'asexualité, c'est une évidence. C'est pour cela que l'on cherche la procréation asexuée. Il y a aussi cette chose qu'ils appelaient la conscience et l'inconscient, j'en ai vu des traces sur les écrits que je dois valider jour après jour dans le cadre de leur assimilation.

C'est maintenant la conscience qui devient la future cible de la capsule. Le confort serait absolu sans cette conscience, que j'avoue ne pas très bien savoir définir. Les fourmis sont notre meilleur modèle de société, je l'ai lu dans les derniers écrits de la première constitution capsulaire. Les abeilles le sont aussi, c'est là notre deuxième révolution, la troisième est en marche. Je ne sais pas en quoi elle consiste, je ne peux pas le savoir puisque je suis benévole à la capsule archéologique, pas à la capsule de l'avenir. De toute façon, je n'ai rien à savoir, puisque la capsule suprême sait tout pour nous. L'inconfort de la pensée est sans doute le dernier bastion qui tombera pour établir le confort total et absolu. C'est dans ces moments que je sais l'inconfort de pouvoir encore penser. Mais tout à l'heure, le benévole de la capsule de contrôle d'adéquation va me remettre en ligne, me redonner le sens de la vie, le sens de ma mission. Mission benévole.

Un des textes me revient en mémoire, c'est étrange, moi qui n'ai à me souvenir que d'une chose : le souvenir est inutile puisqu'inconfortable. Le confort c'est l'oubli, source vertueuse de la nescience. La conscience c'est aussi l'inconfort du réel, c'est ce qu'on pouvait lire sur les pages de

ces textes de lois de la première révolution capsulaire. Le communisme et le capitalisme ont échoué à vouloir régler notre quotidien de labeur par la valorisation du travail, cette valeur qui semblait si sûre et fiable à nos ancêtres prénesciens. La capsule a tout réglé en effaçant cette verrue infecte d'inconfort absolu qu'était le travail. Elle a effacé depuis, la connaissance, et maintenant la conscience individuelle.

Rien n'était plus inconfortable que la conscience individuelle, le questionnement de l'objectif, de la finalité du destin de chacun. La conscience de chacun est effacée au profit de la conscience collective, la conscience universelle de la capsule. La capsule est notre conscience, la seule qui vaille, la plus confortable pour la société, la plus souhaitable pour chacun.

La capsule sait pour nous, trace notre chemin de bénévolat sur cette Terre. Plus besoin de se pencher sur les questions sans fin du pourquoi et du comment, juste besoin de laisser la capsule faire son rôle de régulateur du destin universel, laisser sa conscience diffuser sur nos cerveaux nescient la connaissance universelle. Exister par le travail, voilà la dictature préhistorique de nos ancêtres. Quel inconfort que ces vies de labeurs. Travailler pour exister, pour suivre son chemin en âme et conscience. Nous n'avons plus de conscience, plus d'âme peut-être non plus, mais peu importe, le confort capsulaire se substitue à toute cette souffrance inconfortable.

Le destin bienveillant de chacun est établi, dans règle du plus grand confort admissible. C'est bien normal, qu'en contrepartie de ce confort, nous donnions dans le bénévolat. Nous existons par la capsule et sa régulation de nos destins, plus par le pouvoir qu'apportait le travail à nos ancêtres. Le pouvoir et l'esclavage, esclavage de la conscience individuelle qui veut survivre en existant, en gesticulant mieux que son voisin pour récupérer cet argent stupide et ancestral. Argent, pouvoir, esclavage, travail, tout cela est bien loin maintenant et c'est une chose admirable, une chose tellement belle que cette révolution capsulaire.

Nous voilà fourmis, nous voilà abeilles, bienveillants sans conscience de nos sociétés si parfaites d'avoir balayé le doute du destin individuel. Je ne sais pas pourquoi je pense à tout cela, pourquoi je pense, alors que je sais que la nescience reste la plus sûre de valeurs de confort. Je ne devrais plus penser, le cerveau vide de conscience reste le meilleur remède à l'inconfort du questionnement personnel.

L'heure est venue de subir le confort de la remise en capsule de mes doutes pour mon plus grand confort. Cela fut court et efficace, le bienveillant de la remise en capsule fait partie de cette élite qui gère de façon optimisée nos doutes et nos angoisses. Pourquoi se prendre la tête puisqu'ils sont là pour penser pour nous. Le plus important est de laisser aller les choses, la gestion de notre conscience collective est dans de bonnes mains, dans les bonnes mains de fées de la nescience universelle. Révolution universelle. Le bienveillant me l'a bien rappelé. La découverte de la capacité à calculer tout ce qu'il y a besoin de penser. L'esprit est un tors, c'est le maître absolu de la pensée qui l'a démontré, lui qui aussi avait découvert que la femme et son sexe est une zone grise, une zone de l'inconfort absolue. Le calcul le plus évident en avait découlé. Mais le calcul de la fin de cet inconfort est tellement ardu que rien n'est encore ficelé à l'heure actuelle. C'est par la révocation du travail que tout s'est déclenché. La fin du travail et la mise en œuvre du bénévolat. Le calcul des tâches globales, la mise en place du partage, la mise en mouvement de la ruche, de la fourmilière. Le maître est mort il y a bien longtemps, mort pendant la préhistoire de la

nescience, mort sans que ses semblables n'aient conscience de ce qu'il avait démontré. Je ne sais même plus son nom, mais peu importe, je n'ai rien à savoir qui ne me soit confortable. Finis tous ces sentiments ancestraux qui rendaient le monde si inconfortable, si dangereux. L'individu doit s'effacer pour son propre confort et le confort de tous. Je dois savourer ce confort.

Je suis sorti, le soleil vient de se coucher, je marche le long du trottoir, je n'ai pas envie de prendre le bus automate qui doit me ramener chez moi. C'est mon confort de marcher ce soir. J'ai dans la tête toutes les belles évidences de ce que m'a transmis le bénévole de la capsule de régénération du confort. C'est tout ce que je dois savoir, rien d'autre. Comme on me l'a rappelé, les questions n'ont plus d'utilité, seules les affirmations sont garantes du confort intellectuel. Les questions ne sont plus de mise, au même titre que le travail. Les enfants d'aujourd'hui l'ont déjà intégré. Ils ne posent plus aucunes questions, ils se contentent de vivre dans le confort de l'affirmation, dans le confort du néant de la pensée individuelle. Le bénévolat est maintenant de mise à partir de cinq ans, c'est ainsi que pourra se former la révolution totale, la révolution finale.

Je marche sur le pont. Ce pont si confortable pour traverser la rivière, la rivière qui coule. Elle coule et je la regarde. Sous le pont Mirabeau coule la Seine. Je la regarde. Sous le pont Mirabeau coule la Seine. Je ne sais pourquoi elle coule, je ne sais plus rien, je ne sais plus...

Un petit garçon, il me tient la main, il me regarde comme j'ôte mes yeux du flux d'eau qui coule sous mes pieds. Il regarde mes joues humides, d'un sourire que je ne comprends pas :

« Monsieur, pourquoi tu pleures ? »

Je ne peux répondre, je ne sais rien, plus rien, je sais juste que je viens d'entendre le cri de l'espoir, l'inconfortable beauté des yeux de cet enfant qui paraît tout savoir, l'inconfortable espoir de vivre, l'inconfort absolu de l'amour, l'inconfort interdit de la liberté, l'inconfort dangereux de la pensée.

POSTFACE

Le 26.02.2016 19:41

De: philippe p
À: Stéphanie Rabaud
Objet: un bouleversement majeur à venir dans le monde du travail

Bonjour.

J'ai écrit une nouvelle sur le thème proposé.
Je renonce à vous l'envoyer.
La réalité dépasse largement ma fiction.
Si voulez connaître ma chute. Suivez l'actualité.
Prochain thème: survivre au collapse global.

Date: 26.02.2016 19:50

De: Stéphanie Rabaud
À: philippe p
Objet: Re: un bouleversement majeur à venir dans le monde du travail

Domage quand la réalité dépasse la fiction, on a justement plus que jamais besoin de fiction...

la Directrice générale,
Stéphanie Rabaud

REMERCIEMENTS

Un grand merci à nos partenaires : Les Utopiales, Les Éditions L'Atalante et le Lieu Unique.

Ainsi qu'aux 160 participants du concours de nouvelles.

Aux membres du jury :

- Marie Masson, Administratrice culturelle et responsable de la communication, La Cité Nantes Event Center
- Mireille Rivalland, Directrice Éditions L'Atalante
- Patrick Gyger, Directeur Le Lieu Unique
- Eric Chalmel, Dessinateur de presse (Presse Océan) et blogueur
- Thierry Keller, Rédacteur en chef du magazine Usbek et Rica
- Clémentine Laurent-Polz, Architecte
- Pascal Caillaud, Chercheur, Maison des Sciences de l'homme Ange Guépin, Chargé de recherche CNRS – Laboratoire Droit et changement social, Université de Nantes
- Roland Jegou, Directeur Entreprise Aubron-Mechineau

Et pour finir aux membres de l'Institut Kervégan : Martin Holstein, Gaël Bernicot, Mathias Crouzet, Karen Lavot-Bouscarle, Landry Lucas, Gwenaël Boidin, Stéphanie Rabaud.